

T.R.P. MARIE-ANTOINE LE CLERGÉ ET LE PEUPLE, 1899

LE MAL – LES CAUSES – LE REMÈDE – LE PASSÉ – LE PRÉSENT – L'AVENIR

A SAINT ANTOINE DE PADOUE
NOTRE SAINT BIEN-AIMÉ
OH ! GRAND ET AIMABLE SAINT,
QUEL BONHEUR D'UNIR MA VOIX A TOUTES LES VOIX
QUI, DANS TOUT L'UNIVERS, PROCLAMENT VOTRE GLOIRE,
ET EXALTENT VOS VERTUS ! ET VOS BIENFAITS !
C'EST EN VOTRE HONNEUR QUE J'AI ÉCRIT CES PAGES.
VEUILLEZ LES BÉNIR ET LES OFFRIR VOUS-MÊME AU DIVIN ENFANT
DONT VOUS RECEVEZ LES DIVINES CARESSES.

APPROBATIONS

APPROBATION DU T. R. PÈRE PROVINCIAL

Nihil obstat

FR. EXEPERIUS A PRATS A MOLLO, Minister Provincialis.

Tolosæ, die quintâ mensis martii 1899.

NOTA. - La question que nous traitons dans notre livre étant d'une importance capitale, nous n'avons pas manqué de le soumettre à l'examen le plus sérieux. Plusieurs personnages éminents parmi les religieux, les prêtres et les laïques en ont lu toutes les pages avec le plus grand soin ; tous ont été unanimes dans leur approbation, tous nous ont pressé de le publier, et tous nous ont exprimé leur satisfaction en termes équivalents à ceux qu'a bien voulu employer dans la lettre suivante le si savant et si sympathique fils de saint Dominique, si connu et si apprécié par ses grands travaux théologiques.

TRÈS RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

J'ai lu votre livre, comme vous me le demandiez, en censeur impitoyable, et la plume à la main ; et la seule chose que je puisse écrire à la fin de ma lecture, c'est que ces pages sont l'œuvre d'un vrai fils de saint François, et seront applaudies de tout vrai catholique qui connaît son temps et aime l'Église et la France.

Respectueusement et fraternellement à vous dans le Christ Jésus.

F. M. Th. COCONNIER, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Ce 11 mars 1899.

ARCHEVÊCHE DE TOULOUSE

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je fais des vœux pour que ce que vous désirez si bien se réalise, et je viens de lire votre livre ; il m'a suffi de le parcourir pour voir qu'il est écrit par un apôtre dévoré de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Je bénis de tout cœur l'auteur et le livre.

† FRANÇOIS-DÉSIRÉ, archevêque de Toulouse

Toulouse, ce mercredi saint 1899.

UN MOT A NOS LECTEURS

Comment nous est venue la pensée d'écrire ces pages ?

Le voici :

La *Revue du Clergé français*, publiée à Paris, a dernièrement invité ses lecteurs à donner une réponse claire et pratique aux trois questions suivantes :

PREMIÈRE QUESTION. - Le clergé a-t-il perdu, en France, une part de son influence auprès des ouvriers et même auprès des paysans ?

DEUXIÈME QUESTION. - Si oui, à quelles causes attribuez-vous ce malheur ?

TROISIÈME QUESTION. - Comment, enfin, y remédier ?

Un fils du séraphin d'Assise, l'ami passionné du clergé et du peuple, ne pouvait rester indifférent à une thèse si belle et si palpitante d'actualité, qui allait droit à son cœur. La vie séraphique tout entière n'est-elle pas l'amour du clergé et du peuple mis en action ? Notre cœur donc a tressailli ; et c'est avec le cœur plus encore qu'avec les lumières acquises par les longues études et par la longue expérience de la vie, que nous avons écrit ces pages ; c'est aussi avec le cœur, surtout, qu'il faut les lire et les faire lire à tous et partout.

La question traitée dans ces pages est une question de vie ou de mort.

Le triomphe de l'Église, le salut de la France, la fin de nos tribulations et des oppressions tyranniques dont le peuple aussi bien que le clergé est la malheureuse victime, l'avènement d'un monde nouveau où le Christ régnera et où son Évangile, pratiquement réalisé, deviendra le code social et universel du monde ; tous les besoins, en un mot, de l'humanité satisfaits et toutes ses immenses et sublimes aspirations accomplies, toutes ces grandes et saintes choses trouveront leur infaillible réalisation et leur parfaite solution dans le parfait accomplissement du double devoir imposé par la Providence au clergé et au peuple :

Au clergé le devoir de sauver la société par un amour et un dévouement sans bornes pour le peuple.

Au peuple le devoir de revenir à la vie et au bonheur par une parfaite docilité et un amour sans bornes pour le clergé.

Le salut est là.

Entendez M. Léon Harmel, celui que le peuple lui-même appelle : *le BON PÈRE*, s'écriant dernièrement dans une réunion populaire : « Il faut au plus tôt réconcilier le peuple avec le clergé : ils sont faits pour s'aimer. Que le clergé disparaisse : il n'y aura plus dans le monde ni liberté, ni justice, ni amour du prochain. Le peuple a besoin, pour ne pas être écrasé, d'une force morale qui puisse dire efficacement au césarisme : Tu respecteras la liberté ; au capitalisme : Tu respecteras la justice ; au riche : Tu pratiqueras la charité.

Cette force morale se trouve dans le clergé, et elle ne se trouve que là.

Encore une fois, le salut est là, et il n'est que là : nous le disons et nous le prouvons.

Mais que sert, ô mon Dieu ! de dire et de prouver, si votre grâce ne vient donner à nos paroles et à nos prières toute efficacité et toute vie ?

Pouvez-vous nous refuser cette grâce, ô Jésus, vous l'ami et le père du clergé et du peuple ?

Nous vous la demandons par Marie immaculée, votre Mère et notre mère, et par saint Antoine de Padoue, notre séraphique frère tant aimé !

Oui, bénissez ces pages écrites pour votre seule gloire et filialement soumises à l'infaillible autorité de l'Eglise et du Pontife suprême,

Et vous, chers lecteurs, unissez vos cœurs à notre cœur et vos prières à nos prières, et poussons ensemble ce cri d'amour :

Vive Jésus ! Vive l'Eglise ! Vive la France ! Vive le peuple, si cher à Jésus, à l'Eglise et à la France

VIVE JÉSUS DANS TOUS LES CŒURS !

LE CLERGÉ ET LE PEUPLE

PREMIERE PARTIE : LE MAL

PREMIÈRE QUESTION : LE CLERGÉ A-T-IL, EN FRANCE, PERDU UNE PART DE SON INFLUENCE AUPRÈS DES OUVRIERS ET MÊME AUPRÈS DES PAYSANS ?

RÉPONSE.

Elle ne peut être, hélas ! que trop affirmative. Et comment le nier ? Il faut le constater en pleurant : « *Et flens dico* » (je le dis en pleurant). Ecoutez un membre du clergé, ami du peuple ; il commence ainsi un livre où il s'occupe surtout des ouvriers et des paysans : « Les hommes, dit-il, désertent nos églises, les traditions religieuses s'affaiblissent dans les familles ; le clergé, déconsidéré par des attaques incessantes, perd tous les jours de son influence : telle est la constatation attristée que l'on surprend sur les lèvres des prêtres et des laïques chrétiens. Le venin de l'indifférence et de l'impiété ne s'infiltre plus goutte à goutte dans l'esprit de nos populations, il coule à flots, et la foi étant ébranlée jusque dans ses fondements, le prêtre n'est plus écouté, et le torrent dévastateur emporte tout ».

Quand la tête est malade, est-il étonnant que tout le corps social le soit ? Et quand le pays officiel fait la guerre au clergé, est-il étonnant que le peuple le lui fasse son tour ?

« Le musulman et le fétichiste, disait Louis Veuillot, il y a déjà plus de trente ans, sont aujourd'hui, tant l'impiété a bien manœuvré, moins loin de l'Evangile que les trois quarts de nos hommes d'Etat, de nos publicistes, de tout ce qu'on pourrait appeler le pays officiel ».

Le vaillant publiciste parlait ainsi avant que le grand suppôt de Satan n'eût poussé son fameux cri de guerre : *Le cléricalisme c'est l'ennemi*.

Que dirait-il, aujourd'hui, s'il tenait encore en main sa plume militante et vengeresse ?

Le choc d'idées et de passions est si formidable depuis plus d'un siècle qu'il n'est pas étonnant que les deux éléments vitaux de l'ordre social, LE CLERGÉ et LE PEUPLE, si intimement fondus, depuis l'origine, dans notre race, dans notre tempérament national, se soient si tristement et si malheureusement éloignés l'un de l'autre.

« A aucune époque, a dit un de nos éloquents évêques, des changements si douloureux et si profonds n'ont eu lieu, et tout le terrain que perd l'Eglise auprès du peuple, les sectes sataniques le gagnent ».

Le mal remonte bien haut : déjà, à la fin du XVIII^e siècle, les philosophes impies ayant, dans notre France, fait scission avec l'Eglise, avaient commencé d'éloigner le peuple du clergé. Le clergé, de son côté, surtout le haut clergé, avait cessé, en grande partie, d'être ordinairement en rapport avec le peuple ; hantant sans cesse la cour, il s'était solidarisé avec elle : aussi fut-il enveloppé et emporté dans la même tempête.

* * *

Mais, sans remonter si haut, voyons ce qui s'est passé, sous nos yeux, dans notre siècle. Les faits sont là, et les faits, hélas ! crient, ici, mille fois plus haut que les paroles !

Ces faits, nous ne les avons pas lus dans les livres, nous ne les avons pas entendus raconter, nous les avons vus et nous les voyons de nos yeux. Voilà bientôt trois quarts de siècle que nous vivons dans cette chère France ; voici un demi-siècle que nous y exerçons un long et continu apostolat, à quoi avons-nous assisté, en témoin attristé, sinon à la diminution continuelle et progressive de l'influence du clergé sur nos masses populaires, et c'est la plus grande douleur de notre vie ! Nous n'avons qu'à suivre pas à pas les étapes de l'histoire du siècle qui finit pour en constater la marche descendante.

Quand nous sommes venus à la vie, la France était en pleine Restauration ; c'était à la fin de 1825. Où en était alors la France ? Et dans la France où en était le clergé ? La France était dans l'ordre et la paix, et le clergé était entièrement maître du cœur du peuple. Purifiée par la grande et terrible épreuve de la Révolution, l'aristocratie était redevenue chré-

tienne ; la bourgeoisie, enrichie injustement des biens de la noblesse et de l'Église, gardait seule, dans ses veines, le virus voltairien et révolutionnaire, et le peuple, ouvriers et paysans, était encore plus chrétien que ne l'était l'aristocratie ; il ne faisait qu'un cœur et qu'une âme avec ses prêtres.

Malgré ce qu'il en coûte de parler de soi, il faut, ici, que j'entre moi-même en scène pour rendre témoignage à la vérité et mieux dire ce que j'ai vu. Mon père, homme du peuple par la fortune, mais d'un esprit très cultivé et d'une grande âme, avait tant en affection le clergé et le Pape son chef suprême, qu'au lieu de me donner, au baptême, le nom qu'il portait lui-même. comme il était de tradition de famille pour tous les fils aînés, il me donna le nom que portait le Pape régnant, Léon XII, disant : «Il faut que mon fils porte le nom de son véritable père» ; et il m'appela LÉON, heureux de témoigner, ainsi, de son amour filial pour le Père des fidèles.

A Lavaur, ma ville natale, aucun ouvrier ni paysan ne travaillait, alors, le dimanche et ne manquait aux offices, et dans toutes les familles, un membre du clergé était invité, chaque dimanche, successivement, à en présider le repas. Le peuple, dans chaque prêtre, avait un père, et le prêtre, dans chaque ouvrier, dans chaque paysan, avait un fils dévoué ; les joies et les douleurs étaient communes, comme aussi les bourses et les provisions, et ce qu'il y avait de meilleur dans les récoltes et les fruits, était toujours pour Monsieur le curé. Je me souviens encore des larmes que versaient ces bons ouvriers et ces bons paysans, au jour des funérailles de leurs prêtres bien-aimés : jamais enfants n'ont tant pleuré le meilleur des pères.

Voilà la place qu'occupait alors le clergé dans l'esprit et dans le cœur du peuple !

* * *

Mais laissez venir la triste Révolution de 1830, et, par elle, le triomphe de la bourgeoisie voltairienne et révolutionnaire, et vous commencerez à constater la décadence ; son virus, cependant, ne devait faire entièrement ses ravages dans le peuple que trente-cinq ans plus tard, vers la fin de l'Empire. L'empoisonnement complet ne commence qu'alors ; il fallait, pour cela, la triste vermine née sur le cadavre empoisonné de l'Empire, il fallait la République impie créée par nos francs-maçons. En 1848, le peuple encore n'en était pas là. Le peuple, en effet, qui avait d'un coup de pied jeté bas le trône voltairien, avait, en 1848, porté le Christ en triomphe dans les rues de Paris, en le saluant de ce cri de respect et d'amour : *Voilà notre Maître à tous !* Et il était allé chercher le clergé pour bénir ses arbres de la Liberté.

Je me souviens très bien qu'avec mes confrères du séminaire, nous allions, à cette époque, recueillir, en toute liberté, dans les rues et sur les places publiques de Toulouse, les mendiants, les portefaix et les petits savoyards qui nous suivaient comme des agneaux et assistaient, en foule, à nos pieuses réunions.

Devenu prêtre, et conduit par la Providence à Saint-Gaudens, paroisse où la piété était en honneur, j'y trouvai, au milieu des ouvriers et des paysans, la même sympathie pour le prêtre ; et ce que j'avais constaté avant d'être religieux, je le constatai, mille fois plus encore, quand le Seigneur m'eut fait la grande grâce de devenir plus pauvre que les ouvriers et les paysans eux-mêmes en m'appelant à la vocation séraphique. Rapproché du peuple plus que jamais, et sentant plus que jamais battre de près son cœur, je pus apprécier les trésors d'amour qu'il renferme et qui n'attendaient alors qu'une occasion pour se manifester. Citons quelques faits.

* * *

C'était au commencement de mon apostolat religieux, vers la fin de 1856. Je venais de prêcher à Toulon et me rendais à pied à Marseille, accompagné d'un riche habitant de Toulon, qui, converti, voulut absolument venir au couvent faire une retraite. Nous rencontrâmes, en route, une troupe de saltimbanques. Le soleil était brûlant et la route poussiéreuse ; la troupe était harassée de fatigue, les instruments de musique étaient si lourds ! Venir au secours était aussi élémentaire que chrétien : je me chargeai donc de la grosse caisse, et mon compagnon, du tambour ; j'étais encore jeune, le poids n'était pas écrasant. Ce fut assez : voilà nos saltimbanques passant, tout à coup, de la surprise à la sympathie, et de la sympathie à l'adoration. J'eus beaucoup de peine à leur faire comprendre que je n'étais qu'un simple mortel et que ce que je faisais n'était simplement que ce qu'il fallait faire ; eux, ne le comprenaient pas ainsi, et dans l'admiration, ils étaient tombés à genoux pour baiser mes pieds nus et poudreux, et quand, arrivés au détour du chemin où nous dûmes nous séparer, je leur dis adieu et voulus les embrasser et leur donner rendez-vous au ciel, ils éclatèrent en sanglots et ne voulaient jamais me quitter.

Je n'espérais plus les revoir sur la terre. Ah ! je ne connaissais pas encore les trésors d'amour et de reconnaissance qu'il y a dans le cœur du peuple : ces pauvres saltimbanques devaient me les révéler ; cela ne tarda pas. Quinze jours après, le Frère Portier du couvent m'appelle. «Mon Père, me dit-il, je pense que c'est vous que l'on demande à la porte ; on me parle de Toulon et de grosse caisse : je sais que vous êtes allé à Toulon, mais je ne comprends rien à la grosse caisse». « - C'est bien, lui dis-je ; moi je comprends tout», et j'ouvre la porte. Que vois-je ? Non plus seulement mes quatre ou cinq saltimbanques de la route de Toulon, mais une multitude remplissant toute la grande cour extérieure : hommes, femmes et enfants, tout était venu ; tous les saltimbanques et les forains de la ville étaient là, tous m'apportaient des fleurs et des fruits, et tous, versant des larmes de joie, m'appelaient leur BON PÈRE et ne voulaient plus me quitter. Ils vinrent en effet, chaque jour, pendant tout le temps qu'ils demeurèrent à Marseille, et tous voulurent se confesser et faire leur communion : c'était pour eux et pour moi le bonheur du ciel !

Voilà où en était encore en 1856 le peuple de notre chère France ! Je fus bientôt envoyé à Toulouse.

* * *

Envoyé bientôt à Toulouse pour y fonder notre couvent, j'y trouvai les ouvriers et les paysans généralement très dociles et très affectueux envers le clergé, et dans chaque mission c'était une même explosion d'affection et de reconnaissance.

« - Vous ne ferez rien dans cette ville, me disait-on un jour, avant une Mission que je devais prêcher à Graulhet, ville manufacturière du diocèse d'Albi ; et gardez-vous surtout de pénétrer dans les manufactures : vous y seriez très mal reçu ». Il n'en fut absolument rien ; je fus dans les manufactures visiter mes chers ouvriers ; je les aimai, et ils m'aimèrent si bien que pas un seul d'entre eux (et ils étaient plus de quinze cents) ne manqua sa mission, et que lorsque je dus rentrer au couvent, après la plantation de la croix qu'ils avaient portée en triomphe, il fallut que les gendarmes me fissent escorte pour m'aider à avancer dans le chemin : les ouvriers m'enlevant dans leurs bras, me dévorant de leurs baisers et ne voulant pas absolument me laisser partir.

Il en était de même dans les campagnes, où la joie des bons paysans était encore plus pieuse et bien plus naïve.

Je ne puis, sans une profonde émotion, rappeler ces touchantes scènes d'ouverture ou de clôture de mission, lorsqu'ils venaient attendre leurs missionnaires à plus d'une lieue de distance et les accompagnaient de même au départ, faisant retentir montagnes et vallons du chant des cantiques, des acclamations d'allégresse et des sons triomphants des fifres et des tambours ; ils devenaient même poètes, au besoin, pour nous exprimer, en leur langage naïf, leur reconnaissance et leur affection.

Bons Péros a Dious sias ! que Dious bous accompagné !

Aben le cor barrat et la larmo dius l'el.

Bous sarran pla la ma, bous tiran le capel ;

Bonus Péros a Dious sias ! que Dious bous accompagné !

Bons Pères, adieu ! que Dieu vous accompagne !

La douleur nous oppresse le cœur ! nos yeux sont pleins de larmes.

Nous vous serrons la main, nous tirons nos chapeaux ;

Bons Pères, adieu ! que Dieu vous accompagne !

Et les sanglots des hommes, des femmes, des enfants, se mêlaient, à la fois, à tous ces cris d'amour.

Encore une fois, voilà où en était, jusque vers la fin du dernier Empire, notre cher peuple da France, ouvriers et paysans.

* * *

Mais laissez venir la fin de l'Empire : alors s'ouvre le puits de l'abîme, et la fumée qui en sort obscurcit le soleil de la foi et empoisonne l'air qu'on respire : *Et obscuratus est sol et aer de fumo putei*. Et des loges maçonniques sort, formée en légion et ayant reçu le mot d'ordre, une multitude de suppôts de Satan qui ne travaillent, en les ameutant contre leurs prêtres, qu'à pervertir les ouvriers de nos villes et les paysans de nos campagnes. Ils y réussissent si bien que lorsque l'Empire, si grandement coupable, reçoit son châtimement et que les Prussiens viennent le lui infliger, le peuple était prêt à croire que le clergé trahissait la patrie et en soudoyait les ennemis.

De l'antipathie, ouvriers et paysans en arrivèrent bientôt à la haine ; et quand, cinq ans après, le cri infernal : *Le cléricalisme. voilà l'ennemi !* fut poussé, le peuple applaudit. Le mal, dans son cœur, était consommé, et la rupture du clergé et du peuple était complète. Oui, complète ! au point que les paysans de nos campagnes aussi bien que les ouvriers de nos villes consentent à subir toute oppression et toute tyrannie plutôt que d'accepter ce qu'on leur a enseigné à appeler *Le gouvernement des curés*. Da là désertion de nos églises.

Voilà les faits ! Nous avons eu la douleur de les constater de visu. N'avons-nous pas vu les mêmes ouvriers qui, quelques années auparavant, applaudissaient à notre nom prononcé à Toulouse, sur la place du Capitole, dans une fête populaire, et qui nous suivaient dans les rues de cette ville pendant les si belles fêtes de sainte Germaine, chantant de pieux cantiques, insulter, bientôt après, dans cette même ville, les religieux et les prêtres, déboulonner la statue de la Sainte, crocheter et brûler notre couvent ?

Encore une fois, voilà les faits ! N'avons-nous pas raison de dire que notre réponse à cette première question : «Le clergé, en France, a-t-il perdu une part de son influence auprès des ouvriers et même des paysans ?» n'était, hélas ! que trop affirmative ?

PASSONS A LA SECONDE QUESTION.

DEUXIÈME PARTIE : LES CAUSES

DEUXIÈME QUESTION. SI OUI, A QUELLES CAUSES ATTRIBUEZ-VOUS CE MALHEUR ?

Pour mieux répondre à cette question, avant d'entrer dans les détails qu'exige la réponse, et puisque le mot «CAUSE» est ici prononcé, élevons-nous un instant dans la région des principes. Connaître les causes, n'est pas petite chose. «Heureux celui qui en possède la connaissance !» s'écriaient les anciens. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*.

Quelle est, dans les causes, la part de Dieu et quelle est la part de l'homme ? Voilà le grand problème à résoudre ! Le génie de saint Augustin vient ici admirablement à notre aide. «Dieu, dit-il, voulant honorer l'homme en le créant semblable à Lui, l'a doté du libre arbitre ; mais il a voulu que, dans sa liberté, l'homme n'échappât pas à son empire : *Munerans libero arbitrio ut tamen regeret imperio*. L'homme peut abuser de ce libre arbitre, et, en effet, il n'en abuse que trop. Dieu le savait bien ; mais il savait, aussi, qu'il devait, lui-même, changer en bien le mal qui est la conséquence de cet abus, et il a trouvé plus utile à sa gloire et au bien des élus de changer le mal en bien que d'empêcher qu'il n'y eût aucun mal : *Metius enim judicavit de malis bona facere quam mala nulla esse permittere*. Ne soyons donc pas étonnés, conclut-il, si Dieu laisse la vie et la puissance aux méchants ; la raison de sa patience est toute manifeste : les méchants vivent en effet, ou pour devenir bons eux-mêmes, ou pour que les bons, étant exercés par eux, deviennent meilleurs : *Omnis malus aut ideo vivit ut corrigatur, aut ideo vivit ut per eum bonus exerceatur*. Voilà pourquoi saint Léon le Grand dit qu'en faisant le crime de crucifier Jésus, les Juifs lui rendaient service pour l'œuvre de la Rédemption : *Dum proprio incumbunt sceleris, famulati sunt Redemptori*.

Voilà la clef des mystères de Dieu et de l'homme ; voilà l'explication du gouvernement divin et du rôle que jouent dans

les événements du monde la cause première et les causes secondes.

A la clarté de cette lumière, on voit la multitude des hommes s'agiter, marcher, s'entrecroiser dans ce même orbite qui s'appelle le monde ; mais tout en s'agitant, en marchant, en s'entrecroisant, dans des myriades de combinaisons, on les y voit accomplir, quoique à leur insu, les desseins providentiels. On comprend alors la patience de Dieu en face des méchants ; et au milieu des ruines qu'ils accumulent, on garde, invinciblement au cœur, la certitude de la résurrection.

Après ces considérations générales, entrons dans les détails, et, pour plus de clarté et de précision, disons que, dans les causes secondes, il y a deux sortes de causes bien distinctes : les causes directes et les causes indirectes. Les premières sont voulues et posées directement, dans un but bien déterminé ; les secondes ne sont pas voulues directement ; mais, faute de prévoyance, elles n'en ont pas moins de très fâcheuses conséquences. Les premières sont posées par nos ennemis ; les secondes sont posées, hélas ! par le clergé lui-même. Indiquons successivement les unes et les autres.

I. CAUSES DIRECTES, VOULUES ET POSÉES PAR NOS ENNEMIS.

Nous venons de voir les ruines accumulées dans les esprits et dans les cœurs des ouvriers de nos villes et des paysans de nos campagnes : dans les esprits, c'est la ruine de la foi ; dans les cœurs, c'est la ruine de la vertu. Qui a fait ces ruines ? Est-ce un homme ? l'homme ennemi, le semeur d'ivraie dont parle l'Évangile : *inimicus homo hæc fecit ?...* Non. Ici, il s'agit d'une œuvre qu'aucun homme n'est capable de faire : aucun homme n'a ni la capacité suffisante pour la concevoir, ni la force suffisante pour l'accomplir. Satan seul a pour cela assez de ruse et de puissance. Il y travaille dans ses loges maçonniques, qui sont ses officines : c'est là qu'il a ses suppôts, c'est là qu'il dicte lui-même les plans de bataille contre Jésus-Christ et contre son Église. Et comme il sait qu'il ne pourra triompher que s'il sépare le peuple du clergé, et fait perdre au clergé toute influence sur lui, il travaille avant tout à éloigner le peuple du prêtre et à le lui faire prendre en haine. Voilà le plan qu'il poursuit avec une rage, une persévérance et une habileté que lui seul peut y mettre. Comment s'y est-il pris ? Comment s'y sont pris ses suppôts pour y réussir ? C'est la question. - Voici la réponse :

PREMIÈRE CAUSE : L'ENSEIGNEMENT ATHÉE ET LA MAUVAISE PRESSE.

Le peuple appartient toujours à celui qui l'enseigne. Nos ennemis le savent ; ils se sont donc emparés, avant tout, de l'enseignement du peuple,

Satan s'est fait maître d'école et journaliste. Avant la grande Révolution, tout l'enseignement appartenait au clergé : dans les villes, il avait les universités et les collèges, et dans les campagnes, à côté de chaque presbytère, il y avait l'école gratuite dont le curé avait la direction. Chaque jour, dans chaque église (et elles étaient deux fois plus nombreuses qu'aujourd'hui), le bon pasteur faisait le catéchisme à ses petits agneaux, et chaque dimanche, ce même bon pasteur donnait les grands enseignements aux parents de ces petits agneaux. Ouvriers des villes et paysans des campagnes vivaient alors en pleine lumière de la foi, et chaque foyer était un sanctuaire où Dieu faisait ses délices d'habiter : aussi, y avait-il alors dans le peuple un trésor de connaissances religieuses et pratiques, et, surtout, un trésor de bon sens qu'on chercherait en vain de nos jours, même chez nos plus grands savants et chez nos plus lettrés académiciens. Et l'on a le courage et l'orgueilleuse naïveté de donner à notre siècle le beau nom de siècle des lumières. Appelez-le le siècle de la folie et des épaisses ténèbres : voilà son vrai nom ! Qu'importe à l'homme de perfectionner la matière s'il se déforme lui-même et s'avilit ? Autant d'écoles communales, autant de fabriques de ténèbres, et autant de boucheries de petits agneaux ; autant d'enfants élevés dans ces écoles sans-Dieu, autant de petits monstres. Je n'ai jamais, dans les rues de Toulouse, été insulté que par eux.... Voilà la belle France que sont en train de nous faire les suppôts de Satan !

DEUXIÈME CAUSE : LA CORRUPTION DES MŒURS.

Instruits par Satan, nos ennemis savent encore fort bien que les ténèbres ne montent à l'esprit qu'en partant du cœur. Ce n'est jamais par l'esprit que l'homme a dit : « Il n'y a pas de Dieu » ; c'est toujours avec son cœur corrompu : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*. La perversion du cœur précède toujours celle de l'intelligence : aussi quelle satanique habileté chez nos bourreaux du peuple pour corrompre ses mœurs, en lui procurant, dès l'enfance, les plus malsaines voluptés ! Le soleil a horreur d'éclairer de pareilles infamies, et notre plume se refuse à les dire. Bals d'enfants, comédies obscènes, mélange des sexes, lecture et exhibitions pornographiques, tout cela entre dans le perfectionnement et le programme du nouvel enseignement pédagogique ; et quand ces petits monstres ont été émancipés, les voici à l'école du journal !... Dans le Midi, il porte le nom de *Dépêche*, comme pour indiquer la précipitation avec laquelle ce peuple aveuglé et affamé se jette chaque jour sur cette malsaine pâture. Et, plus aveugles que lui, les suppôts de Satan qui lui servent le poison ne voient pas qu'ils seront les premières victimes. Ils ont dit au peuple : *Le cléricalisme, c'est l'ennemi !... Il n'y a pas de Dieu !... Il ne faut plus de prêtres !* Et le peuple a ajouté : *Il ne faut plus de bourgeois ni de maîtres !...* Et le voilà armé du poignard et de la dynamite. Quand on sème le vent, on ne peut recueillir que la tempête. Pauvres bourgeois, qu'allez-vous devenir ? Écoutez Lucheni, l'assassin de Genève. A peine a-t-il entendu sa condamnation, il s'écrie : *Mort aux bourgeois ! Vive l'anarchie !* Ainsi répond à nos bourgeois impies le peuple corrompu et perverti par leurs mauvais journaux et par leurs écoles sans-Dieu.

TROISIÈME CAUSE : OPPRESSION DU CLERGÉ PAR L'ÉTAT. - LE SALAIRE DU PRÊTRE. LE CASUEL. L'ARGENT DES CHAISES. EXPULSION DES PRÊTRES DES BUREAUX DE BIENFAISANCE. - INTERDICTION DES QUÊTES POUR LES PAUVRES.

Nous mettons toutes ces exactions sous le même titre parce que c'est le résultat d'une même satanique conspiration : aller lentement mais sûrement ; ne pas étouffer le prêtre dans le sang, ce qui serait trop visible et aussi trop glorieux pour lui ; mais l'appauvrir, le faire mourir de faim, et surtout l'avilir et l'étouffer dans la boue ; mettre en grand honneur les rabbins juifs et les ministres protestants et faire perdre toute influence au clergé catholique, surtout sur les ouvriers et les paysans : tel est, nous l'avons déjà dit, le plan satanique poursuivi par la Franc-maçonnerie avec une persistance et une

habileté qui dépassent tout ce que l'homme, sans le secours de Satan, est capable de concevoir et de faire.

Tous les coups portés à l'Eglise dans ce siècle - et ils sont innombrables -, partent de la Franc-maçonnerie.

C'est elle qui a inspiré les *Articles organiques*, ajoutés subrepticement au Concordat pour entraver de toute manière l'action du clergé, en l'enchaînant à l'Etat.

C'est elle qui, après avoir volé au clergé tous ses biens, a voulu le traiter en salarié, pour le traîner à son char et le vouer au mépris du peuple.

C'est elle qui a imposé au clergé catholique le casuel pour le faire détester par le peuple, tandis qu'elle a doublé le traitement des ministres protestants, pour leur donner l'auréole de l'abnégation.

C'est elle qui, en dépouillant les églises, a mis les fabriques dans l'obligation de réclamer l'argent des chaises, afin de faire appeler la religion catholique "une religion d'argent".

C'est elle qui a séparé le prêtre du pauvre qui est le fils chéri de son cœur, en éloignant le prêtre des bureaux de bienfaisance et de toutes les œuvres de charité. C'est elle enfin qui, dans sa folie d'outrecuidante tyrannie, veut interdire aux prêtres, même dans leurs églises, toute quête pour les pauvres ; c'est comme de vouloir interdire à un père de nourrir ses enfants.

Que pensez-vous de cette satanique habileté ? Criez au miracle si le clergé de France n'est pas encore anéanti et dites avec nous : Il faut bien que Dieu aime la France et que le sous-sol de cette chère France soit profondément catholique pour que, de son sein, germe toujours une moisson de prêtres, de missionnaires, d'apôtres et de saints.

II. CAUSES INDIRECTES VENANT DU CLERGÉ LUI-MÊME.

Il y en a, hélas ! un grand nombre. Enumérons les principales.

PREMIÈRE CAUSE : LE CLERGÉ S'EST TROP APPUYÉ SUR LES PUISSANTS

Rentré en France, après la grande Révolution, le clergé n'avait rien oublié, et, hélas ! on est obligé de l'avouer, il n'avait pas tout appris !

Il n'avait pas appris l'immense changement qui s'était opéré dans les esprits et dans les cœurs. Malheureusement il n'en tint pas assez compte, et, au lieu de prendre le peuple pour point d'appui, il s'appuya imprudemment sur le trône. Ce n'est pas étonnant : pendant quinze siècles, le trône et l'autel, en France, étaient restés indissolubles. Mais était-il permis au clergé de France de demeurer encore, après la tempête, dans les anciennes aberrations gallicanes et de s'inféoder de nouveau au pouvoir en mettant les intérêts dynastiques et politiques à l'égal et même au-dessus des intérêts religieux, en oubliant que si l'union de l'Eglise et de l'Etat est nécessaire pour la vie des nations, comme l'union de l'âme et du corps est nécessaire pour la vie de l'homme, toute capitulation de l'Eglise devant l'Etat est fatale à l'Eglise, surtout en France, l'esprit français étant naturellement porté à imiter et à suivre le pouvoir ? Était-il permis au clergé de France, après la grande leçon qu'il venait de recevoir, d'oublier que l'Eglise doit toujours être saintement jalouse et fière de ses divines libertés en se tenant toujours au-dessus des intérêts dynastiques et politiques ; que c'est au trône à vivre de l'autel et non à l'autel à vivre du trône ; que l'Eglise est immortelle et que le trône peut crouler ? Les idées gallicanes hantaient encore trop les cerveaux et les empêchaient de comprendre le mystère de la justice de Dieu ; on ne voyait pas que c'est précisément parce que le trône n'avait pas voulu servir l'autel que Dieu l'avait châtié. Depuis Philippe le Bel qui, le premier, avait levé l'étendard de la révolte contre la Papauté, n'avait-il pas assez longtemps pris patience ? Et n'a-t-il pas fallu, pour expier le crime des rois coupables, deux royales et saintes victimes : Louis XVI et Henri V ? Ne pas comprendre cela fut une faute très grave.

L'axe de la société en effet avait changé : le vrai point d'appui de l'Eglise désormais n'était plus la royauté, mais le peuple. C'était là qu'était la force et l'avenir. Ce peuple, d'ailleurs, avait reçu le clergé avec tant d'enthousiasme au retour de l'exil ! Il l'avait embrassé avec tant d'amour sur le seuil de ses temples rouverts ! En laissant le peuple de côté, que pouvait devenir le clergé, sinon l'ennemi de tous ? l'ennemi des grands dont il est obligé de censurer les vices, et l'ennemi des petits qu'il abandonnait beaucoup trop pour aller aux grands.

Les faits, hélas ! parlent ici plus éloquemment que les paroles. Le cœur du peuple est ainsi fait : il va instinctivement vers ceux qui n'adulent pas le pouvoir, et c'est toujours la victime plutôt que le persécuteur qui l'attire... Cherchez les honneurs : il vous méprise. Méprisez les honneurs : il vous exalte. Il avait embrassé le clergé au retour de l'exil parce qu'il portait les stigmates de la persécution. Le voit-il, sous la Restauration, s'éloigner de lui et flatter le pouvoir : il le bafoue. Quand tomba le trône des Bourbons, le clergé avait déjà perdu le sien dans le cœur du peuple. Dès qu'après 1830, il voit le clergé reprendre le beau rôle de persécuté et de champion de la liberté d'enseignement, le peuple l'honore, et, en 1848, il l'appelle pour bénir les arbres de la Liberté. Mais, sous l'Empire, le clergé revient-il de nouveau encenser la puissance et se laisse-t-il aveugler par les hypocrites faveurs de l'aventurier couronné ? le peuple se retire et lui fait partager les inoubliables humiliations de la chute.

Grandes leçons, dont il faut se souvenir !

DEUXIÈME CAUSE : LE CLERGÉ N'A PAS EMPLOYÉ LE GENRE DE PRÉDICATION ÉVANGÉLIQUE APPROPRIÉ AUX BESOINS DE NOTRE ÉPOQUE.

C'est une grave faute : la parole divine, en effet, est le grand filet donné au prêtre par le Seigneur pour faire la conquête des âmes et établir son règne ici-bas : *Faciam vos fieri piscatores hominum*. Mais cette puissance sur les âmes n'est ni promise, ni donnée aux vaines subtilités d'une orgueilleuse philosophie, ni aux phrases académiques d'une littérature sentimentale et romantique. Au contraire, saint Paul nous le prouve, elle lui est entièrement et très justement enlevée. Dieu peut-il permettre, en effet, que sa parole, qui n'est, en réalité, que lui-même, devienne une pâture pour l'orgueil de celui qui prêche et une vaine curiosité pour celui qui l'entend ? Ce serait permettre un horrible sacrilège et un véritable

adultère. Rien de grand, rien de saint comme la PAROLE DE DIEU !

Hélas ! que de prédicateurs, dans ce siècle, l'ont trop peu compris ! Nos grands messieurs, nos grandes dames sont venues aux pieds de leur chaire entendre leurs beaux discours, qui n'ont, hélas ! servi qu'à augmenter leur superbe ; et les pauvres ouvriers des grandes villes, ou n'ont pu se procurer une place qu'il fallait payer trop cher, ou n'ont pu rien comprendre ; ne pouvant rien comprendre, il se sont retirés, affamés et irrités.

Le clergé de France a besoin de faire, à cet égard, un sérieux examen de conscience. Qu'il médite ces belles paroles de saint François de Sales : «Quand vous prêchez, ayez en grande considération la condition des esprits et les besoins de votre temps ; gardez surtout et avant tout l'évangélique simplicité. A Dieu ne plaise que je me détraque jamais de ma simplicité pour enfler mon style des paroles pompeuses d'une éloquence altièrè et empanachée !» Oh ! les belles paroles ! Le clergé les ayant trop oubliées et la parole divine étant le lien des cœurs, ne soyez pas étonnés que les cœurs des ouvriers et des paysans se soient de plus en plus éloignés de lui.

Voici ce que nous lisons dans un livre intitulé *Essais d'instructions*, récemment publié par un docteur en théologie, licencié ès lettres, du clergé de Paris :

«Nous avons entendu à Paris, sous ces formes pompeuses et vides, les sujets d'instructions les plus insolites, traités par les prédicateurs les plus en renom : vraiment c'est à ne pas y croire. Ainsi, dans la paroisse Saint-Honoré d'Eylau, nous avons entendu, pendant la Semaine Sainte, le prédicateur prenant pour sujet : *De la perfectibilité de la sensibilité humaine par le spectacle des œuvres de la nature et de l'art !...*

«A Saint-Pierre de Chaillot, aussi pendant le carême, nous en avons entendu un autre prendre pour sujet : *Les droits du corps sur l'âme et les devoirs de l'âme envers le corps !...*

«Nous avouons n'avoir rien compris, ni à l'un ni à l'autre de ces discours. Les grandes dames, au contraire, étaient ravies. Mais quel bien, je vous le demande, pouvait faire à leurs âmes ce clinquant de phrases aussi vides que sonores ? Aussi, un avocat très distingué disait-il, en sortant de l'église : Vraiment, ce prédicateur est bien naïf ! Il nous a fait de grandes phrases que nous ferions cent fois mieux que lui, et il ne nous a rien dit des vérités chrétiennes que nous ne savons pas, et qu'il nous serait si nécessaire de savoir !»

Oh ! que le catéchisme, expliqué par l'Évangile, est bien plus beau que tous ces fades discours !

En vérité, prêcher ainsi est le plus grand crime qu'on puisse commettre contre les chrétiens, puisqu'on les prive de la vérité qui les sauverait.

TROISIÈME CAUSE : LE CLERGÉ S'EST TROP LAÏCISÉ.

Expliquons-nous : si le prêtre doit aller au peuple, s'il doit s'intéresser à tous ses besoins spirituels et temporels, s'il doit lui prêcher avec une simplicité et une charité tout évangéliques, s'il doit, en un mot, se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, il faut, d'un autre côté, qu'il prenne bien garde de ressembler à tous.

Il doit CONDESCENDRE, mais jamais DESCENDRE ; et hélas ! la nature humaine est si portée à descendre !

Il doit relever la société frivole dans laquelle nous vivons jusqu'au niveau chrétien qu'elle a perdu, mais il ne doit jamais se mettre lui-même au triste niveau de cette société corrompue : n'est-il pas la lumière du monde et le sel de la terre ?

Plus la société devient païenne et futile, plus la vie du prêtre doit être une protestation vivante ; plus il doit réagir et rien prendre d'elle, ni dans ses habitudes, ni dans ses allures, ni dans ses mœurs, ni dans son ameublement, ni dans sa mise, ni dans sa tenue, ni dans son langage.

«Vous n'êtes pas du monde, a dit Jésus-Christ à ses apôtres et à ses prêtres : *Vos de hoc mundo non estis* ; et vous ne devez lui ressembler en rien».

«Pour le peuple, dit le grand Apôtre, le prêtre doit toujours être un idéal de sainteté, et l'exemplaire vivant de toutes les vertus. Il faut qu'il soit pour lui comme un ange terrestre et comme une vision de Dieu ; il faut qu'il soit toujours pour lui l'HOMME DE DIEU : *Homo Dei*, et jamais l'homme du monde. Il faut qu'on ne puisse jamais dire de lui : «LE PRÊTRE EST UN HOMME COMME UN AUTRE».

Jamais nous ne l'avons entendu dire dans la première moitié de ce siècle, pendant que vivaient encore nos gloires du sanctuaire, nos anciens confesseurs de la foi, portant au front, dans tout son éclat, l'auréole sacerdotale. Mais, hélas ! que de fois nous l'avons entendu dire dans cette seconde moitié de siècle ! De là, dans le peuple, toujours appréciateur infallible : *vox populi vox Dei*, la diminution de l'estime pour le prêtre, et, avec la diminution de l'estime, la diminution de la confiance et de l'amour.

QUATRIÈME CAUSE : LE CLERGÉ A GARDÉ TROP LONGTEMPS LA MÉTHODE DE DIRECTION JANSÉNISTE.

Expliquons-nous : la même faute que le clergé commettait au point de vue politique, il la commettait au point de vue religieux ; ici encore, il n'avait pas tout appris. Si, au point de vue politique, il était encore grandement gallican, au point de vue religieux il était encore un peu trop janséniste. Quelle sévérité dans la direction des âmes ! Cette sévérité n'était nullement faite pour lui attirer les cœurs. Où étaient la douceur et la suavité du joug du Seigneur ? Entendez Boileau dans son *Art poétique* :

De la foi d'un chrétien les mystères horribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles ;
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

Avec une telle doctrine et une telle direction, quelle glace bientôt dans les cœurs ! et quelle place pouvait y garder le clergé ?... Remarquez que c'est au nom de l'Évangile qu'on proclamait cette doctrine si diamétralement opposée à l'Évangile ! L'Évangile en effet dit : «Ne finissez pas de rompre le roseau à demi brisé ; ne finissez pas d'éteindre la

mèche qui fume encore». Et voilà que les foudres tombent sur le pauvre roseau ! et que des avalanches de menaces et de rigueurs tombent sur la pauvre mèche encore fumante ! Ce n'est pas deux fois, ni trois fois, mais dix fois, vingt fois et jusqu'à trente fois qu'il fallait revenir au confessionnal avant d'être absous : aussi le confessionnal fut-il bientôt désert, les sacrements bientôt abandonnés et l'influence du prêtre, par suite, immensément amoindrie.

CINQUIÈME CAUSE : LE LAXISME ET SES FATALES CONSÉQUENCES.

Le croirait-on ? Il faut cependant le dire, et qui peut le nier ? En France, nous sommes, si on n'y prend bien garde, toujours portés à aller aux extrêmes : aussi avons-nous eu la grande douleur, dans cette seconde moitié de siècle, de voir, presque sans transition, un laxisme outré prendre la place d'un rigorisme outré, et produire dans les âmes, mais en sens inverse, des ravages non moins désolants. Si le rigorisme, en effet, glace et endurecit les cœurs, le laxisme en détruit toutes les saintes énergies ; or, sans ces saintes énergies, pas de triomphe possible de l'esprit sur la chair, par conséquent plus de pureté, plus d'amour, plus de dévouement, plus de sacrifice, et répulsion instinctive contre tout ce qui est surnaturel et divin, répulsion qui arrive souvent jusqu'à la haine.

O malheur ! trois fois malheur, quand, sous prétexte de ne pas éloigner les âmes des sacrements, on a craint de réagir, laissant ainsi l'ennemi entrer dans la place ! Malheur, trois fois malheur quand on a cru pouvoir excuser et tolérer les danses, les théâtres et les lectures modernes, où la piété chrétienne, et la chasteté qui en est la gloire et la fleur, font toujours naufrage ! Malheur ! trois fois malheur, surtout quand, sous prétexte de bonne foi, on a laissé le crime que l'Esprit-Saint appelle détestable, parce qu'il détruit la vie dans sa source et dépeuple le foyer, on a laissé, dis-je, ce crime faire irruption dans le sanctuaire trois fois saint de la famille chrétienne ! Par ce crime détestable, toute l'œuvre de la création et toute l'œuvre de la rédemption sont à la fois anéanties ; la mort triomphe sur la vie, la chair triomphe sur l'esprit, et l'égoïsme sur l'amour : c'est la ruine et la mort.

Il y a un demi-siècle, on l'appelait le crime de la bourgeoisie, et le voilà devenu le crime du peuple. Etonnons-nous, maintenant, de son antipathie latente contre une religion toute de chasteté, d'amour et de sacrifice, et par conséquent de son antipathie latente contre le clergé catholique dans lequel s'incarnent à la fois et cette religion et ces admirables vertus !...

SIXIÈME CAUSE : LE CLERGÉ, EN S'OCCUPANT DE L'ÉCLAT EXTÉRIEUR DU CULTE, A TROP NÉGLIGÉ D'INCULQUER L'ESPRIT INTÉRIEUR DE PIÉTÉ ET DE PRIÈRE.

L'esprit de piété et de prière est la racine vitale et le fondement essentiel du christianisme : aussi l'Eglise dans sa liturgie demande-t-elle sans cesse cet esprit de grâce et de prières, *spiritum gratiæ et precum*. Là est sa force et sa vie. Elle sait que l'homme ne peut rien sans la grâce, et que la grâce ne s'obtient que par la prière.

Au clergé de le redire, de le prêcher sans cesse. On ne l'a pas fait assez : aussi où en est maintenant, dans le peuple, l'esprit de piété et de prière ? Qui se prosterne maintenant, en France, pour prier ? Qui incline sa tête ? Qui s'humilie profondément devant le Seigneur ? Que de pharisiens dans nos églises, s'y tenant debout et portant haut leur tête orgueilleuse ! Et où trouve-t-on le publicain prosterné et frappant sa poitrine ?

Jamais le peuple n'aura cet esprit de piété et de prière si le clergé le premier ne le fait éclater en lui-même en manifestant dans toute sa personne une piété angélique, en se prosternant lui-même et en priant longtemps au pied des autels.

Le clergé a trop négligé de donner ce grand exemple ; il a trop négligé d'insister sans cesse sur ce point capital. Rien de plus nécessaire que de mettre au plus tôt les enfants dans ce moule de la piété et de la prière, et d'insister auprès de leurs parents et de leurs maîtres pour qu'ils ne leur laissent jamais commencer la prière sans leur avoir fait prendre auparavant une posture profondément humble et recueillie.

La mesure de l'estime et de l'amour du peuple pour le prêtre est, et sera, toujours, la mesure de l'esprit de piété et de prière qu'il trouvera en lui. Qu'importe l'éclat du culte s'il y manque l'âme de la piété et l'âme de la prière ?

SEPTIÈME CAUSE : LE CLERGÉ S'EST TROP DÉSENTÉRESSÉ DU MINISTÈRE SPÉCIAL DES HOMMES POUR NE S'OCCUPER QUE DE CELUI DES ENFANTS ET DES FEMMES.

Avant la grande Révolution, et pendant des siècles, les hommes se réunissaient ensemble pour prier, fréquenter les sacrements, et se prêter le secours mutuel du bon exemple et, au besoin, de l'assistance temporelle. Chaque paroisse, dans les villes et même dans les campagnes, avait une ou plusieurs Confréries de Pénitents composée d'hommes seuls. Une fois rentré en France, le clergé, grandement et cruellement décimé, se laissa tout naturellement absorber par le ministère ordinaire ; il ne pensa plus à relever les confréries d'hommes, croyant, à tort, que les hommes marcheraient seuls vers lui comme y marchent les enfants et les femmes ; il s'est grandement trompé ; et quand, vers la fin du siècle, il a compris cette faute et qu'il a voulu de nouveau réunir les hommes dans les cercles catholiques, c'était trop tard ! Ils étaient dispersés dans les cafés et les théâtres, ou, déjà, enrégimentés par les sociétés secrètes et ainsi, en masse, déjà inféodés à Satan. Grand malheur ! maintenant si difficile à réparer.

Telles sont les principales causes directes et indirectes qui ont éloigné le peuple du clergé.

Ce qu'il y a d'étonnant, après ce qui vient d'être dit, c'est que tous nos ouvriers et tous nos paysans n'aient pas encore fait entièrement naufrage dans la foi. Ceci nous prouve que le sous-sol de notre France en est pétri à des profondeurs insondables. Bénissons-en le Seigneur !...

Résumons ce qui vient d'être dit : un seul mot le résume, et nous l'avons prononcé plus haut : vers le milieu du siècle qui finit, le puits de l'abîme s'est ouvert plus béant que jamais. Avec le protestantisme l'homme du mal est entré dans le champ du père de famille. Après Luther, voici Voltaire ; et puis voici les fils de Luther et de Voltaire, les voilà tous à l'assaut de ce pauvre peuple de France, car c'est en France et contre la France que se livrent toujours les grands assauts de

l'enfer, parce que la France étant le cœur du monde, la France perdue, le monde est perdu. Satan le sait : mais Dieu aussi le sait, et tout en laissant agir les causes secondes, lui la cause première prépare tout pour sa gloire et le salut de la France et du monde. A côté du mal, il place toujours les remèdes.

Quels sont ces remèdes ? Nous allons le dire dans la troisième partie. Ici nous nous étendrons davantage, c'est le côté pratique de notre thèse.

TROISIÈME PARTIE : LES REMÈDES

TROISIÈME QUESTION : COMMENT ENFIN Y REMÉDIER ?

Le mal est grand, nous venons de le constater et d'en dire les causes ; il ne peut guère l'être davantage. Faut-il désespérer ? Non certainement : n'est-il pas écrit que «Dieu a fait les nations guérissables» ? Et ne savons-nous pas que la France, parmi toutes les nations, est la plus chère à son cœur ? Ne savons-nous pas que le peuple de France a des retours prompts et sublimes ? «Nul peuple ne m'offense comme lui, a dit le Seigneur, et nul, comme lui, n'est ingénieux à désarmer ma colère». Non, non, ne désespérons pas. Non seulement le salut est possible, mais il est certain : le Sacré-Cœur et l'Immaculée Conception gardent la France. Il ne s'agit que d'appliquer les remèdes. OÙ SE TROUVENT CES REMÈDES ? QUELS SONT CES REMÈDES ? COMMENT APPLIQUER CES REMÈDES ?

Trois questions auxquelles il faut répondre.

PREMIÈRE QUESTION : OÙ SE TROUVENT CES REMÈDES ?

Voici la réponse : ils se trouvent tous en Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et gardez-vous bien de les chercher ailleurs.

Voulons-nous tout guérir et tout restaurer ? Allons à Jésus-Christ : en lui seul est le salut. *Non est in alio aliquo salus*. C'est lui, dit saint Paul, qui restaure toutes choses : *Instaurare omnia in Christo* ; c'est lui qui unit et réconcilie tout ce qui est divisé : *Facit utraque unum, reconcilians ima summis*. C'est lui et lui seul qui, de nouveau, peut rapprocher le clergé et le peuple, et nous donner, par là, la solution tant cherchée de la question sociale : n'est-il pas, dit Tertullien, la solution de toutes les difficultés, *solutio omnium difficultatum* ? N'est-il pas, dit saint Cyprien, le soleil du monde ? soleil qui ne se couche jamais. Et quand pour le monde il fait nuit, pour les fils du Christ ne fait-il pas jour ? Allons donc à Jésus-Christ : en lui et en lui seul sont tous les remèdes : *Omnia in Christo*.

Je n'ai jamais oublié la profonde impression que faisaient dans mon âme sacerdotale, alors que l'Église de France avait encore son rit particulier, ces grandes et belles paroles de l'hymne du saint temps de l'Avent :

«O Seigneur, qui pourra relever de ses ruines l'humanité perdue ? Qui pourra porter remède aux plaies si profondes que lui a faites le péché ? Voici la réponse :

«Toi seul, ô Christ, toi seul ! Toi qui as fait l'homme si beau en le créant à ton image, toi seul peux lui rendre sa première beauté !

*Tu Christe, tu solus
Imagini potes tuæ
Formant decusque reddere.*

Il la lui a rendue largement, cette splendide beauté ! Aussi l'Église, chaque jour, dans l'auguste Sacrifice, pousse-t-elle ce cri de reconnaissance et d'amour : «C'est vrai, mon Dieu, vous avez créé l'homme magnifiquement ; mais vous l'avez bien plus magnifiquement restauré : *Mirabiliter condidisti, mirabilius reformasti !*»

Conclusion : c'est dans le Christ que se trouvent tous les remèdes. Quels sont ces remèdes ? C'est la deuxième question.

DEUXIÈME QUESTION : QUELS REMÈDES FAUT-IL EMPLOYER ?

La réponse est toute naturelle ; elle est la conséquence logique de ce qui précède. Il faut, pour restaurer la société actuelle, employer absolument les mêmes remèdes qu'a employés Jésus-Christ pour restaurer l'humanité. Il faut les employer TOUS, et bien se garder D'EN EMPLOYER D'AUTRES. Le salut n'est pas ailleurs : *non est in alio aliquo salus*.

Quels sont ces remèdes employés par le divin médecin ? Ecoutez. Voici ce que nous lisons dans le chapitre neuvième de l'Évangile de saint Matthieu :

«Jésus parcourait toutes les villes et toutes les campagnes pour en visiter les pauvres habitants : *Circuibat Jesus omnes civitates et castella*. Il leur prêchait la parole du salut : *prædicans Evangelium regni*. Et voici qu'à la vue de ce pauvre peuple son cœur était pris de compassion : *Videns autem turbas, misertus est eis* ; car il le voyait victime d'impies oppresseurs : *quia erant vexati* ; et qu'il était là gisant à terre comme un troupeau sans pasteur : *et jacentes sicut oves non habentes pastorem*. Et alors il se mit à relever et à guérir ce pauvre peuple en le secourant dans toutes ses misères et en guérissant toutes ses infirmités : *curans omnem languorem et infirmitatem* ».

Voilà bien, à l'heure actuelle, le douloureux état on se trouve le peuple de nos villes et de nos campagnes. Qu'en ont fait nos sectaires impies ? Pour mieux le dépouiller et mieux le dévorer, ils l'ont séparé des prêtres de Jésus-Christ, ses seuls vrais amis, ses seuls vrais pères, ses seuls vrais et bons pasteurs, et, une fois qu'ils l'ont éloigné de lui, ils l'oppriment tout à leur aise, et le dévorent à belles dents.

Voici ce qu'il faut faire pour le sauver :

1° IL FAUT RAMENER LE PEUPLE À JÉSUS-CHRIST.

On ne peut aimer Jésus-Christ sans le connaître, et on ne peut l'aimer sans se transfigurer. Il faut donc faire connaître

Jésus-Christ au peuple : il l'aimera, et en l'aimant il se transfigurera.

Les ouvriers et les paysans reconnaîtront en lui leur divin ami, celui qui travaillait à Nazareth, celui qui parcourait leurs campagnes, celui qui toujours a tant aimé la France et qui reste toujours son divin Roi, et ils rediront avec nos pères : «VIVE LE CHRIST ! IL AIME LES FRANCS !»

Jamais nous ne publierons assez haut que le peuple n'a pas de meilleur ami que Jésus-Christ. De lui seul le poète a pu dire :

Vous qui pleurez, venez à Lui, car Il pleure !
Vous qui souffrez, venez à Lui, car Il guérit !
Vous qui tremblez, venez à Lui, car Il sourit !
Vous qui passez, venez à Lui, car Il demeure !

N'est-ce pas le peuple qui, au milieu de ce siècle, et dans un jour de lumière, voyant, à Paris, passer le Christ porté par un enfant du peuple, s'est incliné profondément, en s'écriant : «VOILA NOTRE MAITRE A TOUS !»

C'était le Christ de la chapelle des Tuileries. Les rois étaient partis, mais le Christ demeure !

Le jour où, à Paris, non plus en voyant le Christ dans la lumière d'un seul jour, mais dans la permanente lumière, le peuple redira : «VOILA NOTRE MAITRE A TOUS !» la France et le monde seront sauvés !

2° IL FAUT SE SERVIR DES REMÈDES DONT S'EST SERVI JÉSUS-CHRIST.

L'Evangile vient de nous les faire connaître. Il en a choisi et employé trois.

Premièrement, il est venu visiter le peuple avec grande compassion. *Circuibat omnes civitates et castella, et videns turbas misertus est eis.*

Secondement, il prêchait l'Evangile du salut : *prædicans Evangelium regni.*

Troisièmement, il venait au secours corporel et matériel du peuple : *curans omnem languorem et omnem infirmitatem.*

Nous avons là notre parfait modèle ; il n'y a qu'à l'imiter : n'a-t-il pas dit aux apôtres et par eux aux prêtres jusqu'à la fin des temps : «Je vous ai donné l'exemple ; ce que j'ai fait, faites-le» ?

Est-ce clair ? Pouvait-il mieux faire et pouvait-il mieux dire ? A nous donc d'obéir et de faire.

PREMIER REMÈDE : ALLER AU PEUPLE.

C'est en s'éloignant du prêtre que le peuple s'est perdu ; c'est en revenant au prêtre qu'il sera sauvé. Est-ce le peuple qui viendra le premier ? ou est-ce le prêtre qui doit commencer d'aller à lui ? Est-ce le blessé du chemin de Jéricho qui est venu le premier vers le bon Samaritain ? Répondez.

L'Evangile nous dit que ce pauvre peuple est gisant à terre, *jacentes*. Tous nos sectaires impies l'ont dépouillé et opprimé à l'envi ; ils l'ont laissé à demi-mort : *semivivo relicto*. Comment voulez-vous qu'il vienne le premier ? Il faut donc aller à lui, et y aller avec la même compassion, le même amour, la même tendresse qu'avait Jésus.

«Allez au peuple ! Allez au peuple !» nous crie sans cesse Léon XIII, le vice-gérant du Christ. Ne se plait-il pas à s'appeler lui-même le PAPE DU PEUPLE, le Pape des ouvriers ?

Oui, allons au peuple, et allons-y avec amour : il comprend bien vite ceux qui l'aiment !

Allons-y sans hésitation et sans crainte ; il n'aime ni les lâches, ni les timides, ni les trembleurs. Nous en avons, nous-même, fait un jour une très piquante expérience. C'était en 1871, dans ces jours si troublés ! Tout était en feu, et dans la province, comme à Paris, on avait chauffé à blanc le peuple contre le clergé. J'arrivais à Bordeaux par la gare de la Bastide, portant ma bure et marchant pieds nus. J'avais à traverser le grand quai. Or, au milieu de ce grand quai, se trouvait un groupe d'hommes du peuple. Allaient-ils m'insulter comme on le faisait alors partout, ou me laisser passer tranquille ? Je compris qu'il fallait faire bonne contenance, je vais donc droit au milieu d'eux, en plein groupe, souriant à tous, tendant la main à tous, et leur demandant la route à suivre. Ce fut assez : leurs figures, d'abord menaçantes, devinrent tout à coup souriantes et sympathiques. J'avais remporté pleine victoire : ils me serrent tous la main. Mais voici que près de nous passe, en ce moment, un gros bourgeois. Celui-ci ne fut plus si doux : à peine m'a-t-il vu, il pousse un sourd grognement ; tous mes hommes aussitôt de prendre ma défense, et ils le firent en style énergique : «Tenez, mon Père, me dirent-ils en me montrant le gros bourgeois et de manière à être bien entendus de lui : «ÇA C'EST UN PORC... Mais ne craignez pas d'être encore insulté ; nous allons vous accompagner et nous saurons vous défendre». Et deux d'entre eux, en effet, se détachent du groupe et m'accompagnent dans toute la ville avec une ineffable amabilité, ne voulant d'autre récompense que le plaisir de me rendre service.

Voilà le peuple et voilà son cœur. Allez droit à ce cœur et allez-y avec amour et sans crainte : vous y trouverez toujours écho et sympathique bonté.

DEUXIÈME REMÈDE : FAIRE BEAUCOUP PRIER.

C'est le point capital, sans cela tout ce que fera le prêtre pour reconquérir le peuple sera entièrement inutile. Jésus ne faisait-il pas toujours prier ?

Nous l'avons dit plus haut : l'affaiblissement de l'esprit de piété et de prière a été et continue d'être la cause capitale de toutes nos ruines morales.

Jésus-Christ a établi la prière comme le fondement vital du christianisme : c'est la sève de l'arbre divin. Dès que la sève s'arrête, l'arbre meurt.

«Priez, dit-il, priez sans cesse : sans Moi vous ne pouvez rien. Demandez tout, Je vous donnerai tout».

Les œuvres qui ne sont pas assises sur la piété et la prière n'ont qu'un éclat et une vie factices ; elles sont frappées d'impuissance et condamnées à périr.

Le prêtre est tout-puissant par la prière. Qu'il renouvelle dans son peuple l'esprit de prière, il renouvellera sa paroisse.

Voyez le saint curé d'Ars : il priait et il faisait prier ; c'est par la prière qu'il faisait toutes ses merveilles ; là était tout le secret de sa puissance, de sa force et de ses miracles.

TROISIÈME REMÈDE : LA PRÉDICATION ÉVANGÉLIQUE ET POPULAIRE.

Nous l'avons dit : la prédication est le filet où se prennent les cœurs ; mais il faut, pour cela, qu'elle soit évangélique et populaire : il faut prêcher comme a prêché Jésus-Christ.

Quel traité d'éloquence peut-on comparer à l'Évangile ? Et quel orateur a parlé comme Jésus-Christ ? Pourquoi chercher un autre modèle ? Prêchons l'Évangile, prêchons-le avec foi, conviction et amour, et nous serons les maîtres du monde. Que notre parole soit vibrante d'amour : elle sera toujours éloquente.

Dans une de nos dernières Missions, je vins visiter un vieux capitaine. Il a usé sa santé et ses forces sur tous les champs de bataille ; mais il est demeuré jeune de cœur et d'esprit.

«Mon Père, me dit-il, vous avez affaire à un homme convaincu ; et je suis convaincu parce qu'il y a déjà plus de vingt ans, j'ai eu le bonheur d'entendre, à Paris, un prédicateur convaincu : il ne prêchait que l'Évangile ; mais quelle ardeur et quel feu ! Oh ! le bon prédicateur ! Oh ! la belle éloquence !»

Ainsi parla mon vieux capitaine : vous le voyez, il ne parlait pas trop mal !

Après celui-ci, le même jour, visitant un officier en retraite : «Mon Père, me dit-il, lui aussi, je suis convaincu, et je gagnerai la Mission : je le dois à notre aumônier du régiment. Ah ! je n'ai pas oublié ses sermons, il me semble l'entendre encore. «Mes amis, nous disait-il, vous le savez, je vous aime de tout mon cœur, je plaide toujours pour vous auprès du colonel et du général. Il s'agit maintenant de me prouver aussi votre bon cœur. Ton Créateur tu recevras ! Tous tes péchés confesseras ! Voilà le coup de clairon, il s'agit de passer la revue. Dieu n'aime qu'à pardonner : venez sans crainte ! Tenez ! quand je confesse les femmes, j'ai un crible, et gare ! Les mailles sont serrées ; mais il faut y passer, et je ne fais pas grâce ! Pour mes militaires, c'est autre chose : plus de mailles à mon crible, tout y passe sans y toucher !» La victoire était remportée, et nous nous disputons, à l'instant, le bonheur d'y passer le premier. Oh ! la belle éloquence évangélique !»

Le même jour, - c'était vraiment un jour heureux et Dieu me donnait providentiellement tout ce qu'il me fallait pour prouver ma thèse -, rentrant au presbytère, j'ouvre le journal *l'Univers* et j'y lis (c'est M. de Ségur qui parle) :

«Voilà plus de vingt-cinq ans que j'ai entendu Pie IX prêchant dans la chapelle Sixtine. Là se trouvaient réunis des pèlerins de toute la terre ; ce souvenir est ineffaçable. Il nous parla naturellement de l'unité ; il nous la montra assise sur la chaire de Pierre, et centre divin de foi, de progrès et d'amour. C'était l'éloquence des séraphins. Jamais, de ma vie, je n'avais ressenti une impression si profonde ; je pourrais redire encore mot à mot ce que j'ai entendu !»

Ce vieux capitaine, ce bon officier et M. de Ségur viennent de nous prouver la puissance et le charme de la parole vraiment évangélique.

Je comprends maintenant la sagesse des conseils que notre séraphique Père donne aux prédicateurs de son Ordre : «Prêchez, nous dit-il dans sa Règle, le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, annonçant les vices et les vertus, la peine et la gloire, et faites-le avec brièveté de discours, parce que le Seigneur a fait la parole abrégée sur la terre. Tout un traité oratoire est dans ces lignes.

Préparer dans les grands séminaires des prédicateurs populaires et évangéliques et y faire pour cela, chaque jour, des exercices journaliers d'improvisation de la forme, en préparant le fonds, serait l'œuvre des œuvres. L'Église et la France la réclament.

Voici la lettre que nous recevons ; nous n'avons pas besoin de dire qu'elle nous est écrite par un prêtre plein d'intelligence, d'expérience et de zèle :

«Votre conseil aux directeurs de nos grands séminaires d'exercer les séminaristes à l'improvisation me plaît extrêmement. C'est pourquoi j'oserais vous prier, premièrement de l'étendre aux noviciats religieux : ceci est en effet bien plus encore l'affaire des religieux qui sont par excellence semeurs de paroles, et secondement de développer votre pensée, afin que les prêtres, dégagés de bonne heure des lisières et de la servitude du texte appris par cœur, parlent enfin au peuple avec la vraie éloquence qui est l'éloquence du cœur. Combien rabâchent froidement et sempiternellement le même sermon, et cela sans avoir le moindre égard à la différence des circonstances et des auditoires !

«Voici deux moyens qui me semblent très pratiques :

«Premier moyen : donner aux grands séminaristes, comme devoir de vacances, au lieu d'un grand sermon glacial, et copié par lambeaux, une quinzaine ou vingtaine de sujets pour différentes circonstances et différents auditoires. Ces sujets ne seront pas mis en sermon, mais seront seulement étudiés et préparés quant au fond, médités et PRIÉS, avec notes soigneusement recueillies et l'ardent désir, non d'éblouir, mais de convaincre et de convertir. Chaque élève les développera devant la communauté, au choix du sujet fait, au moment, par le supérieur.

«Deuxième moyen : faire, dans la semaine, deux classes, au moins, d'improvisation familière : consacrant le premier quart d'heure à préparer un sujet donné *ex abrupto*, les deux quarts d'heure suivants à le faire traiter par deux ou trois élèves, et le dernier quart d'heure à la critique. Il faut pour cela des maîtres capables et dévoués, enseignant à parler sur tout sujet bien médité et bien préparé».

Nous n'avons rien à changer ni à ajouter à ces sages pensées et à ces sages conseils.

Ainsi formés, ces religieux et ces séminaristes devenus prêtres prêcheraient facilement le saint Évangile de Notre-Seigneur partout et toujours. *Clama, ne cesses*. Cette prédication incessante est, pour notre société où il n'y a qu'aberration et ignorance religieuse, une question de vie ou de mort. De là pour tout prêtre le devoir sacré d'adresser quelques paroles d'édification à tous ceux qui le dimanche assistent à la messe. «J'ai l'expérience, disait un de nos évêques, que les messes sans instruction sont la perte de la religion».

Tous les prêtres zélés le comprennent : aussi, quand ils ne peuvent le dimanche prêcher à leurs paroissiens désertant

teurs d'église, ils vont leur prêcher dans leurs demeures et sur tous les chemins : *publice et per domos*. Ce n'est pas assez ; et, au moyen de tracts et de journaux religieux qu'ils font distribuer partout, ils multiplient la lumière divine : en multipliant la lumière divine, ils multiplient le salut et la vie.

LES EVANGILES DES DIMANCHES, par l'abbé Sabouret, sont un modèle de prédications dominicales.

QUATRIÈME REMÈDE : ETABLIR POUR LE PEUPLE TOUTES LES ŒUVRES DE CHARITÉ CORPORELLE.

En vain vous prêcherez ; en vain vous direz au peuple : «Je t'aime et je veux te conduire au ciel». Il ne vous croira pas, si vous ne venez à son secours, dans toutes les tribulations qu'il endure ici-bas. Jésus-Christ n'a pas manqué de le faire, et c'est là le signe caractéristique de sa mission divine, signe incommunicable dont il a fait le lot de son Eglise catholique, et qui seul suffit pour prouver sa divinité. Satan, qui est le singe de Dieu, veut bien le revendiquer pour ses Loges maçonniques ; mais c'est en vain : le mot pompeux de philanthropie n'est chez elles qu'un mensonge, et le mépris de l'ouvrier et du pauvre y est l'incontestable réalité.

Il n'en est pas ainsi dans l'Eglise de Jésus.

«Venez, vous tous qui travaillez et souffrez», a dit Jésus, et redit son Eglise ; «venez et je vous soulagerai». Jésus ne s'est pas contenté de prêcher au peuple sur la montagne ; il l'a nourri au désert : ainsi fait son Eglise.

Dans la primitive Eglise, les apôtres avaient organisé toutes sortes de secours pour adoucir la souffrance du peuple. Le droit de propriété demeurant sauvegardé, le MIEN et le TIEN, ces si froides paroles n'y étaient pas connues : tout était mis en commun et tous les pauvres étaient secourus.

Voilà l'idéal à atteindre. Quel bonheur si la grande famille humaine tout entière donnait un jour ce spectacle aux anges du ciel ! Quel bonheur si la sainte amitié y remplaçait le glaive de la justice et les froids calculs de l'économie politique ! (Voir notre livre : *La sainte Amitié*, et notre brochure : *L'Ami du Peuple*).

Exerçons-nous donc à toutes les œuvres populaires de charité, et, disons-le avec joie et avec une sainte fierté, chaque jour notre chère France en voit éclore de nouvelles : c'est vraiment merveilleux ! Je comprends ces paroles de Joseph de Maistre : «Oh ! quelle grande mission a reçue la France ! Protéger les petits contre les grands, les faibles contre les forts, les opprimés contre les oppresseurs ! La cause de la France est la cause de l'humanité ; et l'humanité tout entière est intéressée à la conservation de sa grandeur».

On comprend bien que le Christ l'a faite pour lui, qu'elle est le cœur du monde et qu'elle a une immortelle vitalité. «La religion, les armes et la parole incisive et sympathique, voilà ses trois amours. Il y a longtemps que c'est écrit : *Gallia tres res semper prosecuta est : religionem, arma et argutè loqui*. L'union de ces trois choses est le salut. Satan le sait bien : de là la guerre acharnée qu'il fait à la fois, dans notre chère France, à l'heure actuelle, au CLERGÉ, à l'ARMÉE et à la BONNE PRESSE. Mais il ne réussira ni à les séparer ni à les faire taire.

A Epernay, dernièrement, prêtres et soldats étaient réunis sur la tombe des fils du peuple morts pour la patrie. Le général de Fénelon y était à la tête du corps des officiers. M. l'archiprêtre avait parlé avec éloquence. Le général, parlant à son tour, s'est écrié : «Je dis un suprême adieu aux humbles, aux fils du peuple, morts pour la patrie ; ils n'ont connu que les misères de la vie ; mais le Dieu de la France, le Dieu qui aime les âmes, leur réserve au ciel l'immortelle couronne».

Voilà la religion, les armes et l'éloquence magnifiquement unies et travaillant magnifiquement ensemble à la grande œuvre de salut.

«L'armée n'est pas seulement la force matérielle de la nation, disait dernièrement l'archevêque de Chambéry au général Arvers ; elle en est, avec le clergé, la force morale, parce qu'elle incarne en elle l'esprit de sacrifice, la loyauté, le patriotisme et l'honneur ; ces grandes choses ne sauraient être vaincues : autrement ce serait la fin de la France, et nous croyons à la vitalité de la France comme nous croyons à l'immortalité de l'Eglise».

Au moment où tout croule, un travail de relèvement social et religieux s'opère. Jamais on ne s'était tant occupé d'améliorer la condition sociale du peuple. Il importe au premier chef de favoriser ce mouvement et de prouver que l'Eglise catholique est la vraie mère du peuple.

Plus le peuple sera convaincu que le clergé l'aime et travaille pour lui, plus vite il reviendra, lui-même, au clergé et à Dieu.

Prenons toujours pour aides les pieux laïques ; leur concours nous est indispensable, et ce concours fait merveille.

Allez au Val-des-Bois, et voyez : grâce à son illustre et pieux patron, M. Léon Harmel, voyez cette grande usine changée en paradis ! Allez dans la Loire, et voyez les associations agricoles que M. Cauro de Bouthéon vient d'y établir : quel ordre ! quelle paix ! quelle entente ! quels secours mutuels entre ces bons paysans !

Même succès, dans toute la France. Quel zèle, pour l'œuvre si importante de la Bonne Presse, pour les Jardins Ouvriers, les Colonies Agricoles, les Caisses Rurales et Ouvrières, les Banques populaires, les Caisses de retraite, les Sociétés Coopératives, les Œuvres de patronage et de jeunesse, et enfin pour toute cette multitude d'œuvres de charité qui, sous toutes les formes et sous tous les noms, s'épanouissent à l'envi sur le sol français si pétri de charité !

A nous, prêtres de France, de nous mettre à la tête de toutes ces saintes œuvres : c'est la vraie fraternité chrétienne. Si elle était exilée de la terre, n'est-ce pas dans le cœur du prêtre qu'elle devrait trouver un refuge ? Ne vient-il pas d'éclore près de la Grotte chérie de la Vierge Immaculée, une nouvelle famille sacerdotale, portant le beau nom de Missionnaires du Travail, et se consacrant uniquement, sous la protection de saint Antoine de Padoue, à toutes les œuvres de fraternité chrétienne ? O admirables Missionnaires du Travail, vrais ouvriers de Jésus-Christ ! Soyez mille fois bénis !

Grand exemple pour le jeune clergé de notre chère France ! (voyez à L'APPENDICE *Œuvres Populaires*)

Il faut reconquérir la France à la sueur de notre front. Jésus-Christ ne s'est pas épargné : *non sibi complacuit* ; ne nous épargnons pas : c'est lui qui nous invite à ce labeur sublime. Aimons le peuple comme il l'a aimé ; aimons-le comme une mère aime son enfant. Aimer les pauvres, aimer le peuple, c'est aimer Jésus-Christ, mais aimons-le comme Jésus-Christ l'a aimé, aimons-le sans le flatter. En s'éloignant de Dieu, il a perdu l'esprit d'ordre, de tempérance et d'économie :

rendons-lui cet esprit. Oh ! les magnifiques triomphes remportés par la fameuse Association de tempérance établie en Irlande vers 1840, par l'illustre Père Mathew ! Pourquoi n'établirions-nous pas en France une semblable association ? Ce serait sauver ce pauvre peuple, victime, sous nos yeux, de l'abus du vin, du tabac et de l'alcool. Faisons-lui comprendre qu'en épargnant chaque jour quelques centimes seulement, sur le tabac et l'alcool qui le tuent, et en les plaçant sur la *Compagnie d'assurance sur la vie* établie à Paris, il pourrait facilement se créer un capital et une rente pour doter ses enfants. Peut-on lui rendre un plus utile service ? Entrer dans ces détails pratiques, c'est prouver au peuple qu'on l'aime.

Il est donc indispensable d'établir dans tous les grands séminaires un cours d'Etudes pratiques sur toutes les œuvres sociales qui intéressent le peuple et sur les applications si nombreuses des sciences à l'agriculture et aux usages de la vie.

S'occuper ainsi des intérêts du peuple et venir au secours de tous ses besoins, c'est sauver à la fois son corps et son âme, c'est conquérir son estime et son cœur. «Le chrétien, a dit le cardinal Pie, et à plus forte raison le prêtre, n'est pas l'homme qui s'isole ; c'est l'homme public et social par excellence ; son surnom l'indique, il est catholique et universel». Et, comme l'Eglise catholique, il doit être militant : aucun des perfectionnements, aucune des conquêtes de la science ne peuvent lui être étrangers.

Ne disons jamais : *C'est difficile !* Si nous voulons ne faire que ce qui est facile, nous ne ferons rien. Rien n'est difficile à l'amour.

N'oublions pas toutefois qu'il ne suffit pas de vouloir ; il faut aussi savoir : de là, nous le redisons encore, l'indispensable nécessité, dans les grands séminaires, de préparer le clergé aux œuvres populaires par des études spéciales très consciencieuses et très complètes, et la grande utilité d'y établir le Tiers-Ordre. Léon XIII le recommande sans cesse autant pour le bien temporel de l'humanité que pour la sanctification des âmes : deux choses qui ne se séparent jamais. Quel bien en effet n'ont pas produit les Tiers-Ordres et en particulier le Tiers-Ordre séraphique ? Quelle action sociale et économique d'une importance capitale n'a-t-il pas exercée ? Aussi faut-il donner à toutes les Fraternités du Tiers-Ordre et surtout aux Fraternités sacerdotales un but social et économique immédiat, et par conséquent en pousser les membres à s'appliquer à toutes les œuvres sociales et populaires.

TROISIÈME QUESTION : COMMENT FAUT-IL EMPLOYER CES REMÈDES ?

Réponse : Il faut garder le même ordre qu'a gardé Jésus-Christ : or Jésus-Christ a toujours donné à l'âme la priorité et fait de son salut le but principal ; ne nous servons donc des œuvres de charité corporelle que comme moyen, celles-ci nous aidant à gagner les cœurs et à pénétrer dans la place.

Insistons à cet égard, parce qu'ici, avec l'impétuosité et la générosité que met le caractère français en toutes choses, l'illusion est facile, et elle serait fatale.

Augmenter le bien-être du peuple, c'est très bien ; mais à quoi cela servirait-il si on oubliait les intérêts de son âme ?

Prenons bien garde, sous prétexte de progrès social, de prétendre mieux faire que Jésus-Christ : qui connaît mieux le cœur de l'homme et les besoins de la société ? Or, il fait avant tout la guerre aux convoitises. Tant que vous n'avez pas tué les convoitises, je vous défie de faire un pas au progrès social. Voyez nos impies socialistes : ils parlent tant de progrès ! Le grand progrès pour eux est de s'emparer du bien d'autrui ; dès qu'ils le possèdent, les voilà méprisant le pauvre et le laissant mourir de faim. Allez sur nos marchés : ils y achètent ce qu'il y a de meilleur ; et cependant à côté d'eux, dans la même mansarde, le camarade avec sa pauvre femme et ses pauvres enfants manque de tout. Quel beau socialisme !

Non ! non ! ici pas d'illusion : pas de progrès social possible sans vertus, et pas de vertus possibles sans prières et sans sacrements. Ramener donc le peuple à la prière et aux sacrements est le premier bien à lui procurer.

Nous sommes dans un siècle d'aberration : les mots pompeux et creux font fortune, et le bon sens élémentaire disparaît.

Appelez le peuple : *souverain*, tant que vous voudrez : à quoi lui servira cette souveraineté s'il ne sait pas exercer la souveraineté sur ses propres passions ? Vantez tant que vous voudrez le gouvernement des nations par elles-mêmes, si ceux qui tiennent en main le gouvernement ne savent pas se gouverner eux-mêmes ! Tant qu'on n'a pas donné aux individus, aux familles et aux nations Dieu et la vertu, on ne leur a rien donné. Le cœur de l'homme est ainsi fait : lorsque Dieu ne lui suffit pas, rien ne lui suffit. Rien de si tumultueux, rien de si profond que le cœur de l'homme : Dieu seul peut le calmer, et Dieu seul peut le remplir. C'est précisément à ne pas le comprendre que consiste la folie du socialisme. Séparer le peuple de Dieu, c'est créer l'enfer sur la terre. Saint François de Sales, dans son beau *Traité de l'Amour de Dieu*, nous raconte qu'un exorciste délivrant, en présence de sainte Catherine de Gênes, un possédé du démon, demanda son nom au malin esprit : «Je m'appelle, répondit-il, LE MALHEUREUX PRIVÉ D'AMOUR !» c'est-à-dire de Dieu. Voilà l'enfer !...

Faisons donc, avant tout, régner Dieu dans le cœur du peuple : nous le mettrons au paradis. Un saint prêtre de Marseille, M. l'abbé Allemand, mort en odeur de sainteté, peut ici nous servir de modèle. Pendant plus de quarante ans, il a su grouper autour de lui la jeunesse de cette grande ville. Ces jeunes gens l'appelaient leur père, l'aimaient comme leur père, et lui obéissaient comme au plus aimé des pères. Devenus pères de famille, ils continuaient de l'aimer et de lui obéir. Comment avait-il si bien conquis leur cœur ? Vous croyez peut-être que c'est en lâchant la bride à leurs passions, en les faisant banqueter, boire et fumer ? Vous vous trompez bien. C'est précisément en leur faisant faire tout le contraire : il leur faisait pratiquer des pénitences et des mortifications héroïques. «Mes enfants, leur disait-il sans cesse : LES PLAISIRS, LA VANITÉ, LA VOLUPTÉ, VOILA L'ENNEMI !» Et il conservait ainsi la foi dans cette grande cité en la conservant dans leurs cœurs.

Le vaillant aumônier de la garnison d'Angers, lui aussi, a conquis le cœur de ses conscrits, et comment ? En leur prê-

chant chaque année une bonne Retraite de trois jours. Ils sortent de là fiers soldats et fiers chrétiens. «C'est dans ma Retraite annuelle, nous disait à nous-même l'illustre général de Sonis, que j'ai toujours retrempé mon courage et que je trouve ma félicité». - «Tout serait sauvé, disait le cardinal Guibert, si, chaque année, le peuple donnait seulement trois jours aux vérités éternelles».

C'est donc un crime et une folie de travailler au bien-être du peuple sans travailler au salut de son âme. C'est, dit saint Augustin, lui faire perdre à la fois la terre et le ciel : *Æterna neglexerunt, terrena quæsierunt, utraque amiserunt*.

Une preuve éclatante nous en fut donnée dans une de nos Missions. Voyant des ouvriers travailler tout le dimanche à construire un grand hôtel presque en face de l'église, nous les avertissons avec bonté, les priant de ne pas donner ce scandale. Ils méprisent l'avertissement. Quinze jours n'étaient pas écoulés que la maison croulait un dimanche et ensevelissait les coupables. Paris vient d'être témoin d'un châtement semblable : c'est encore un dimanche qu'un grand hôtel à la construction duquel on avait travaillé chaque dimanche, a croulé en faisant de nombreuses victimes.

Pensons donc avant tout à l'âme du peuple : en faisant ainsi, nous sauverons à la fois et son corps et son âme.

Ayons donc soin de l'attirer dans nos églises ; préparons-lui de belles cérémonies et des joies toutes célestes ; faisons lui bien comprendre que c'est seulement dans nos églises qu'il trouvera la vraie Liberté, le vraie Egalité et la vraie Fraternité. La porte en est toujours ouverte, et le pauvre y entre aussi librement que le riche ; il s'assoit à la sainte Table à côté du riche et il y trouve le même Père que le riche. Si ce Père du ciel a une préférence, c'est pour le pauvre. Quand le peuple l'aura compris, le riche et le pauvre s'embrasseront, et la société sera sauvée.

Les faux amis du peuple le trompent en lui disant qu'il faut tout faire par le peuple, et en même temps ils ne font rien pour le peuple.

Les vrais amis du peuple font tout pour le peuple et rien par le peuple ; celui-ci comme l'enfant dans la famille devant être toujours le bien-aimé, mais devant être toujours conduit et jamais livré à ses caprices.

CONCLUSION : LE PEUPLE ET LE CLERGÉ

I. MISSION DU PEUPLE.

De tout ce que nous venons de dire il faut, maintenant, tirer des conclusions pratiques.

Quand une société est malade, c'est toujours d'en haut que descend le mal, et le remède vient toujours d'en bas par les pauvres et les petits.

Le Prophète l'a prédit : «Les puissants de la terre, dit-il, ont préparé dans leur carquois leurs flèches empoisonnées : *paraverunt sagittas in pharetrâ*, pour faire la guerre à Dieu et à son peuple, et ils semblent d'abord triompher ; mais voici que Dieu, père et défenseur du peuple, prend en main sa cause, et voilà les méchants pris dans leurs propres filets et roulant au fond de l'abîme qu'ils avaient eux-mêmes creusé : *Incidit in foveam quam fecit*.

Il en a été toujours ainsi dans le perpétuel combat qui se livre sur la terre entre les bons et les méchants, à partir de Caïn et d'Abel jusqu'à la grande lutte de l'heure actuelle.

Toujours les pauvres et les petits ont été victimes ; toujours Dieu est intervenu pour les défendre, et c'est toujours par eux qu'est venu le salut. «En ce temps plus que jamais», vient de dire Léon XIII avec sa suprême autorité, «le salut des Etats repose sur le peuple : considérez les événements et les hommes, et vous, en serez convaincus».

L'histoire de l'Eglise vient, en effet, confirmer cette grande parole. Ouvrez-la, et vous verrez que c'est toujours par les pauvres et les petits qu'elle a remporté ses grandes victoires.

C'est par la pauvreté et le martyre des premiers chrétiens qu'elle a vaincu le paganisme. C'est par la pauvreté et les stigmates de François d'Assise qu'elle a triomphé au moyen âge. C'est par le pauvre peuple de France qu'elle a terrassé le Protestantisme. Il est bon de le rappeler, ceci est trop oublié ; c'est cependant une des plus belles pages de notre histoire et toute une révélation pour l'avenir : oui, c'est le pauvre peuple catholique de la capitale qui pendant cinq ans a tenu en échec devant ses remparts Henri IV, encore protestant, et toute son armée. Laissons parler le vieil historien de l'époque : «Les gentilshommes, les vieux soldats qui pendant le siège entouraient le roi de Navarre, ne s'expliquaient pas qu'une troupe de portefaix, de manœuvriers, de goujats et de femmelettes s'avisât de leur tenir tête».

«Ces goujats et ces femmelettes, s'écrie M. de Meaux dans son livre *Des Luttes religieuses*, ont pourtant décidé du sort de la France et de la religion !»

Entendez-vous ? Voilà ce que fait le peuple quand il est uni au clergé. N'est-il pas écrit que DIEU SE SERT TOUJOURS DE CE QUI EST PETIT POUR CONFONDRE CE QUI EST FORT ?

Où est la force en ce moment ? Elle est tout entière chez les ennemis de Dieu : Juifs, Protestants et Fracs-Maçons : tous nous attaquent à la fois : *convenerunt in unum* ! Faut-il trembler ?

Ne craignons pas c'est par les pauvres et les petits que l'Eglise remportera encore la victoire. Mais pour que les pauvres et les petits deviennent les instruments de Dieu, il leur faut des pasteurs dignes de Dieu.

II. MISSION DU CLERGÉ.

Le prêtre, en effet, tient dans ses mains le sort de la société. Quand le sacerdoce grandit en sainteté, la société grandit ; quand le sacerdoce décline, la société décline ; quand il y a décadence, c'est que la lumière du monde n'éclaire plus, et que le sel de la terre ne sale plus : il en a été toujours ainsi. Si, au XII^e siècle, le clergé avait écouté saint Bernard, il n'y aurait pas eu les scandales du Manichéisme vaudois et albigeois. Si, au XV^e siècle, le clergé avait écouté Gerson, Pierre d'Ailly et le cardinal Cesarini, il n'y aurait pas eu les scandales et les déchirements du Protestantisme ; et Bossuet n'aurait pas été obligé de dire ces douloureuses paroles : «Ce cardinal, le plus grand homme de son temps, déplorait ces maux et en prévoyait la suite funeste ; il ne s'est pas trompé, et nous avons vu la secte redoutable qui a désolé l'Église !»

Au clergé donc de se sanctifier de plus en plus ! C'est dans les petits et les grands séminaires que doit commencer le

grand travail de sa sanctification. On ne soignera jamais assez le recrutement du clergé dans ces maisons lévites. L'homme est toujours ce qu'il a été dans son enfance et dans sa jeunesse. Les séminaires sont le moule et le clergé est toujours ce que sont les séminaires. Peu importe d'avoir beaucoup de prêtres. Ce qui importe, c'est de n'avoir que de saints prêtres. Pour un ministère angélique, il faut des anges. Rien ne doit tant tenir au cœur du clergé et des fidèles que l'œuvre des séminaires. Tout prêtre, dans sa paroisse, doit s'en occuper continuellement, et commencer d'élever et d'instruire lui-même des enfants de choix pour les offrir aux séminaires après les avoir lui-même formés à la piété en leur inculquant l'esprit de prière. En se recrutant et se sanctifiant ainsi, le clergé renouvellera toute la société.

Léon XIII marche à notre tête. A nous de suivre, en rangs serrés, son glorieux drapeau.

Il nous enseigne à aimer le peuple : aimons-le comme il l'aime ; il nous enseigne à parler au peuple : parlons-lui comme il lui parle. Entendez-le s'adressant aux ouvriers du dernier pèlerinage de Rome :

«O, mes très chers fils, quel bonheur de vous voir réunis autour de votre Père ! Souvenez-vous que la vie n'est que le pèlerinage du temps à l'éternité. Ne vous laissez pas tromper par de fallacieuses utopies, et acceptez toujours, comme un fait nécessaire, le travail, la souffrance et la diversité des classes et des conditions ; appréciez toutes choses à la lumière de la foi, et montrez-vous dignes de votre noble titre d'ouvriers chrétiens. Aimez beaucoup vos bons et pieux patrons ; aimez-vous beaucoup les uns les autres, et aux heures où le poids de vos rudes labeurs pèsera plus lourdement, regardez le ciel et pensez au divin Ouvrier de Nazareth. La prière et les sacrements fortifieront votre courage et vous donneront toujours persévérance et consolation !»

Ce que le grand Pontife nous enseigne de faire par son exemple, il nous oblige de le faire par l'ordre formel de sa suprême autorité. Écoutez ce qu'il nous dit dans sa magnifique lettre du 25 novembre 1898 adressée à l'Ordre de Saint-François : «Prêchez avant tout au peuple. Ce pauvre peuple qu'on trompe et qu'on égare, il est affamé de vérité ; il faut le nourrir. Il faut donc étudier de près les multitudes qui sont en proie à la pauvreté et au travail. Il faut, avec amour, les instruire, les avertir, les consoler : voilà le devoir de tout prédicateur. Nous l'avons dit dans nos Lettres Encycliques, en particulier dans celle sur la Condition des ouvriers, et dans celle sur la Franc-Maçonnerie c'est surtout dans l'intérêt du peuple que nous les avons écrites, afin qu'il apprit à mesurer ses droits à ses devoirs, et à veiller, comme il est juste, à son salut. Et nous voulons que notre voix soit entendue, car il n'est permis à aucun catholique de négliger les règles et les instructions du Souverain Pontife».

Peut-on parler plus magnifiquement, plus clairement, plus doctrinalement ? En parlant ainsi pour le salut du peuple, le grand Pontife parle aussi pour le salut du monde : *Os orbi sufficiens*, et il prouve, avec la splendeur du génie, que toute la civilisation vient de l'Evangile prêché au peuple ; que rien n'est plus d'accord avec la raison que la foi, et rien de plus d'accord avec la science que la raison éclairée par la foi.

C'est ainsi qu'il fait gagner à l'Eglise du terrain sur nos ennemis, et les force à écrire dans leurs journaux ces paroles que l'histoire redira : «Léon XIII est contre nous le plus dangereux des lutteurs ; son amour pour le peuple et sa politique sociale font prendre à l'Eglise, contre nous, la première place dans la bataille sociale». Gardons cet aveu et félicitons-nous de cette politique à longue portée. A nous donc de suivre notre Père, il a mission et grâce pour nous conduire.

III. PRIÈRE ET RÉFLEXION

L'heure est solennelle. A l'époque où nous sommes, il faut des géants, et c'est par la prière et la réflexion qu'on grandit.

On ne prie pas assez et on ne réfléchit pas assez. Priez et réfléchissez, nous dit le Seigneur : *Vigilate et orate...* Ne vous arrêtez pas à la surface des choses ; mais allez au fond des choses *in interiora rerum*. Oui, prêtres du Seigneur, si vous voulez bien instruire le peuple et faire un grand bien, soyez des hommes de prière et de réflexion ; que le tabernacle et la bibliothèque fassent vos délices ; priez beaucoup, étudiez beaucoup, réfléchissez beaucoup : « la terre est désolée faute de réflexion » ; scrutez, scrutez encore : *scrutamini*.

Le prêtre a trois choses à scruter sans cesse : sa conscience pour la purifier et la sanctifier, la sainte Ecriture pour s'illuminer, et les événements et les hommes pour les diriger, car le clergé a cette mission sublime. Il doit travailler à demeurer toujours une autorité que l'on consulte, que l'on écoute, qui dise son mot décisif sur toutes les questions d'ordre religieux, intellectuel et social, et avec lequel l'opinion publique sache qu'il faut compter.

Le clergé doit voir les choses de très haut pour bien s'orienter, et, comme un phare placé sur les hauteurs, il doit diriger l'humanité qui navigue toujours au milieu des tempêtes.

Il doit prêcher bien haut qu'il n'y a que deux choses ici-bas se disputant l'empire du monde : le bien et le mal, Jésus-Christ et Satan, l'Eglise catholique et ses éternels ennemis.

Ce sont les deux cités et chacune a son étendard. Qu'il les montre au peuple se livrant sans cesse, et surtout maintenant, une terrible bataille ; qu'il n'hésite pas d'affirmer hautement que c'est l'Eglise catholique, la vraie cité de Dieu, qui remportera la victoire. N'est-elle pas le corps mystique du Christ : *Corpus ejus quod est Ecclesia* ; et tout ce qui s'est accompli dans le Christ ne doit-il pas se réaliser en elle ?

Le passé nous garantit l'avenir ; suivons pas à pas son histoire, c'est l'histoire même du Christ.

A peine Jésus est-il né, le voila persécuté par Hérode ; à peine l'Eglise est-elle née, la voila persécutée par les tyrans.

Après avoir triomphé d'Hérode, Jésus dans sa jeunesse paraît au milieu des docteurs. Après avoir triomphé des tyrans, l'Eglise, encore dans sa jeunesse, se montre au monde avec l'auréole de ses plus grands Docteurs.

Vient ensuite la vie cachée et laborieuse de Nazareth. Voici, également, l'Eglise dans la vie cachée et laborieuse de ses monastères silencieux.

Jésus sort ensuite de son silence pour commencer ses grandes prédications. Voici aussi l'Eglise sortant du long et grand silence de ses monastères et étonnant le monde par les grandes prédications apostoliques des grands Ordres de saint Dominique et de saint François.

Avant sa Passion, et pendant trois ans, Jésus voit, en face de lui, le disciple qui l'a déjà trahi dans son cœur. Voici l'Eglise voyant en face d'elle, pendant trois siècles, le Protestantisme, fils du moine Luther, qui l'a trahie, et qui, s'unissant aux Juifs et aux Franc-Maçons, travaille en ce moment à la Passion de l'Eglise, comme ont travaillé ensemble à celle du Christ Caïphe, Hérode et Pilate. Les Juifs, comme dans la Passion du Christ, sont l'âme du complot ; et c'est eux qui soudoient les traîtres, ils portent visiblement l'Antéchrist dans leur flanc, l'importance étonnante et inattendue qu'a prise de nos jours la question juive le prouve. Après la Passion, pour l'Eglise, comme, après la Passion, pour le Christ, viendront la résurrection et le grand triomphe.

En attendant, que fait le peuple ? Il fait pour l'Eglise ce qu'il a fait pour le Christ.

Avant la Passion, il portait Jésus en triomphe ; il y a aussi porté l'Eglise. Pendant la Passion, trompé et aveuglé, il a crié : *Crucifigatur*. Maintenant, aussi, trompé et aveuglé, il le crie en ce moment. Après la Passion, sans même attendre la résurrection et avant même de descendre du calvaire, il reconnut sa faute et il frappa sa poitrine : *Et munis turba percutientes pectora sua revertabantur*. Et cinquante jours après, le voilà tombant aux pieds des Apôtres ; et trois mille, cinq mille chaque jour demandent le baptême et s'enrôlent dans la famille chrétienne, mettant tout en commun et ne faisant qu'un cœur et qu'une âme : *Erat cor unum et anima una*.

Voilà le peuple toujours prompt à la séduction, mais aussi toujours prompt au retour. Quand ce retour aura lieu, commencera le règne social de Jésus-Christ ; mais avant quelle terrible lutte !

IV. LUTTE SUPRÊME.

Nous voici au temps prédit par saint Paul. Faisons ce qu'il nous dit de faire. «Viendra un temps, dit-il, *exit enim tempus*, où le peuple se laissera séduire. Il s'éloignera de vous qui lui prêchez la vérité : *A peritate quidem auditum avertent*, pour se créer des tyrans sataniques et en particulier un montagne d'instituteurs et de journalistes menteurs : *coacervabunt sibi magistros, et ad fabulas convertentur*. Remarquez ce mot : *coacervabunt*.

Nous voici bien à ce temps prédit : que faut-il faire ? Ecoutez le grand Apôtre. «Il ne s'agit plus, dit-il, de s'endormir ; il s'agit d'être, nuit et jour, sur la brèche : *Tu vero vigila*. Il s'agit de travailler à toutes les œuvres de charité spirituelle et corporelle et d'y travailler à la sueur de son front : *In omnibus labora*. Il s'agit surtout de prêcher par la bouche et par la plume, et d'être brûlants d'ardeur dans tous les devoirs du saint ministère : *Opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple*. Il s'agit de faire le sacrifice de toutes les douceurs de la vie et de mener une vie sobre et mortifiée : *Sobrius esto*.

Voilà ce qu'il faut faire. Si nous faisons cela, nous n'avons plus rien à craindre ; le peuple reviendra à nous et nous aurons la victoire.

«Ne nous laissons ni décourager, ni épouvanter, s'écriait dernièrement le vaillant évêque de Montpellier en écrivant à ses prêtres : Dieu est nécessaire au monde ; et Dieu est avec nous pour le salut du monde !»

C'est bien ! Mais il faut que chaque prêtre fasse pour le salut du monde ce qu'a fait ce Dieu d'amour... Il s'est immolé, immolons-nous ; le peuple alors croira à notre amour.

Il a cru à l'amour de Mgr Affre mourant pour lui sur les barricades ; il a cru à l'amour de saint Vincent de Paul recueillant ses orphelins ; il croit à l'amour de la Sœur de Charité bravant la mitraille pour panser les plaies saignantes ; il croit à l'amour de saint Antoine de Padoue descendant du ciel pour nourrir ses pauvres. Il croira au vôtre si vous vous dévouez pour lui, si vous souffrez pour lui, si vous vous immolez pour lui.

Nous n'aurons son estime que par la sainteté, et nous n'aurons son cœur que par la charité.

Prêtres du Seigneur, voulez vous faire des miracles au milieu de lui ? Il faut qu'il puisse dire : Notre curé va de préférence chez le pauvre, il en fait son ami ; il soigne et aime beaucoup nos petits enfants, il n'attend pas qu'on vienne le chercher pour visiter les malades, il accourt le premier ; il aime l'apostolat des hommes, cet apostat fait sa joie et son bonheur ; il laisse dix femmes au confessionnal pour confesser un homme ; il accueille avec bonté les pauvres et les affligés, et il partage avec les pauvres tout ce qu'il a.

Faites ainsi : vous ferez des miracles dans votre paroisse, et votre paroisse sera un paradis.

Ne nous faisons plus illusion : nous sommes à une époque où il faut des géants de sainteté ! Si vous voulez créer des énergies de foi, il faut avoir des enthousiasmes et des énergies de martyr !

C'est par le peuple que le salut viendra. L'enfantement sera douloureux ; mais le miracle s'accomplira. Saint François de Sales nous dit que de son temps, quand, dans une grande famille, on craignait un enfantement périlleux, au lieu d'appeler un grand de la terre pour servir de parrain, on donnait à l'enfant, pour parrain, le plus pauvre de la région, et le bon Saint ajoute : *La naissance alors était toujours heureuse*.

Ah ! c'est que le cœur du peuple est la terre évangélique : le trésor y est caché, mais il faut creuser un profond sillon pour l'en sortir. Bien insensé celui qui croirait pouvoir réaliser le salut sans travailler beaucoup et souffrir beaucoup ; comme, aussi, bien insensé celui qui croirait possible. d'arrêter le courant des aspirations populaires qui fermentent dans tous les cœurs : il ne s'agit pas d'arrêter le courant, il s'agit de le diriger.

Le peuple nous appartient, Dieu nous l'a donné ; la bête féroce nous l'a ravi ; à nous de le lui arracher coûte que coûte. Le lion de Florence tenait dans sa gueule écumante l'enfant ravi à sa mère : il fut bien obligé de rendre sa proie à l'invincible mère !

La France est la Fille aînée et chérie de l'Eglise : c'est elle qui, une fois sauvée par sa mère, la fera à son tour triompher. Entendez le cardinal Parrochi, Vicaire de Sa Sainteté, celui que le peuple romain admire et se plaît à appeler le futur Pape, entendez-le parler de la France avec tout l'amour et tout l'enthousiasme de son grand cœur :

«Les douleurs de la France sont les douleurs de l'humanité. La France, en effet, est la nation humaine par excellence ; les autres nations pourront être anglaises, allemandes, espagnoles, italiennes ; mais la vôtre, c'est la nation humaine ; c'est la nation où toutes les vertus, toutes les grandeurs, toutes les misères, toutes les douleurs, tous les héroïsmes de l'humanité viennent se refléter comme dans un miroir.

«Et puis, la France est la Fille aînée de l'Eglise, son espérance toujours ; elle est comme le porte-étendard de la chrétienté répandue sur toute la terre, et alors, comme autrefois Sion dans Israël, lorsque la France est en deuil, c'est l'Eglise qui est en deuil.

«Un jour viendra, je l'espère, où Jeanne d'Arc, votre guerrière, élevée à l'honneur des autels, tirera son glaive contre les troupes infernales ; mais, pour en arriver là, le chemin est âpre ; il est bien difficile, il faut l'arroser de larmes et de sacrifices ; il ne faut pas fléchir devant l'iniquité triomphante ; ne pas renier les principes, ne pas briser la force du caractère français ; ne pas craindre que la cloche funèbre vienne troubler le sommeil des révolutionnaires ; ne pas se faire brebis par lâcheté ; ne pas calculer avec eux ; car, dans une semblable conduite, il n'y a ni la franchise des Français, ni la dignité du caractère chrétien, ni le secret de l'avenir, ni le trésor du passé.

«Le peuple et surtout le peuple français est, par instinct, opposé à ce misérable calcul : c'est par le cœur qu'il vit ; c'est par le cœur qu'il s'égare, mais c'est par le cœur qu'il se convertit et qu'il sera sauvé».

Oh ! paroles d'or ! Elles font tressaillir le cœur de la France ! Oh ! sainte et divine politique !

* * *

Au couronnement de Notre-Dame de Bethléem qui a eu lieu dernièrement à Ferrières (Loiret), Monseigneur l'évêque d'Orléans, venait de placer les couronnes sur la tête de l'Enfant Jésus et sur la tête de la Sainte Vierge, et voilà que les deux couronnes tombent. Grand émoi dans tous les cœurs ; mais un pauvre ouvrier se lève aussitôt et replace lui-même les deux couronnes ; la joie fut universelle. «Oui, réjouissons-nous, s'écrie alors le Pontife : il y a ici un symbole prophétique ! Le jour va venir où le peuple, ayant essayé de tout, sera désabusé de tout, et alors, unissant sa forte main à la main du clergé, clergé et peuple unis ensemble, nous couronnerons Jésus et sa Mère. Ce sera le jour du salut !

L'Eglise qui est la mère du peuple le sait : aussi par la bouche de Léon XIII son Pontife infaillible, nous redit-elle sans cesse : Aimez le peuple, allez au peuple, délivrez le peuple des menteurs qui le trompent, des méchants qui l'oppriment.

Dans le peuple est la force, dans le peuple est le nombre. Mettons cette force et ce nombre au service de Dieu : nous sauverons le monde !

Nos ennemis ne sont forts que de notre faiblesse : parlons plus haut, parlons plus fort, nous les réduirons au silence, le peuple nous comprendra, il reviendra à nous et ils seront vaincus.

Dans une paroisse de France où, depuis le cri satanique : *Le cléricalisme c'est l'ennemi*, le peuple s'était éloigné du curé et de la religion, des missionnaires populaires sont venus ; les hommes ont été ébranlés.

«Que nous sommes niais, disaient-ils, de croire ceux qui nous disent que les curés sont les ennemis du peuple et de nous laisser dominer par des sectaires et des valets des juifs : laissons venir les élections, nous prendrons notre revanche».

Ils l'ont fait et bravement ; aussi tous les membres de leur liste ont-ils été nommés et la paroisse a-t-elle été délivrée de la tyrannie des sectaires.

Encore une fois, parlons plus haut et parlons plus fort, nous serons vainqueurs !

APPENDICE

I. LEON XIII, PÈRE DU CLERGÉ ET DU PEUPLE.

Comme le Christ dont il est le Vicaire, Léon XIII a la double mission d'Illuminateur et de Pacificateur : il illumine les intelligences, et il réconcilie les cœurs ; il est la colombe portant l'olivier de la paix ; il est le phare éclairant et dirigeant l'humanité au milieu de la tempête sociale qui en ce moment la secoue jusque dans ses profondeurs.

L'humanité l'a compris : dans la Papauté, et dans la Papauté seule, est sa lumière et son salut ; c'est vers elle que les nations affolées tendent leurs bras, poussant le grand cri de détresse : Sauvez-nous ! nous périssons ! *Salva nos, perimus*. Eclairiez-nous dirigez-nous ! Qu'allons-nous devenir dans cette nuit obscure ? *Custos, quid de nocte ?* Peuples de la terre, ne craignez pas : le phare divin a des clartés plus lumineuses à proportion que la nuit devient plus obscure, et il est bâti sur le roc immortel.

Léon XIII a parlé, et il affirme que le salut est dans l'union du clergé et du peuple ; et comme il est à la fois le Père du clergé et le Père du peuple, c'est en lui, le premier, qu'il a voulu accomplir cette union dont il a voulu faire le caractère spécial et comme la note la plus élevée de son Pontificat. Comme Jésus, il a dit : J'ai pitié de ce peuple : *Miserere super turbam*. J'ai pitié de ce peuple, que trompent les menteurs et qu'oppriment les méchants !... Et c'est pour le peuple qu'il écrit ses immortelles encycliques, et c'est le peuple qu'il appelle de préférence autour de son trône pour le bénir.

Ce que le Pape fait lui-même, il veut que tout le clergé, tant séculier que régulier, le fasse à son exemple. «Voilà, s'écrie-t-il, le devoir capital du clergé des deux ordres : *Hoc officium utriusque ordinis clericorum*».

«Allons au peuple, dit-il, allons au peuple ! ne voyez-vous pas qu'il est trompé et écrasé ? *Inopid, laboriūs, insidiis et periculis undique circumventum*. Aimons-le, instruisons-le, consolons-le, assistons-le, délivrons-le : *Amanter juvare docendo, monendo, sanando*. En sauvant le peuple, ne l'oublions pas, nous sauvons la société, au milieu de laquelle le peuple maintenant remplit un rôle prépondérant : *Nam magnâ ex parte in populo nititur salus*.

Cette parole du grand Pape est toute une révélation, c'est un monde nouveau qui commence ; l'humanité entre visiblement dans une phase nouvelle. La puissance, qui jusqu'ici était dans les mains des empereurs et des rois, est passée maintenant dans celles du peuple. Châtiment, hélas ! trop mérité ! Les empereurs et les rois ne se sont-ils pas servi de leur puissance contre l'Eglise, au lieu de s'en servir pour elle ? Est-ce à l'âme d'être l'esclave du corps, et est-ce à l'Eglise, qui est l'âme de la société, d'être l'esclave de l'Etat, qui n'en est que le corps ? Que l'âme respecte les lois organiques qui régissent le corps, et qu'elle vienne à son secours par sa sagesse et ses lumières : c'est bien, et c'est ce qu'a fait et ce

que fait toujours l'Eglise, pour l'Etat. Mais que l'âme abdique ses droits sur le corps et se mette sous sa tutelle, jamais ! Voilà ce que Dieu, qui aime les âmes et leur liberté, ne veut pas et ne permettra jamais ; voilà ce que Dieu, qui aime son Eglise et sa liberté, ne veut pas et ne permettra jamais ; or, voilà ce que, hors de rares exceptions, n'ont jamais voulu et ne veulent jamais comprendre les empereurs et les rois. Ne soyons plus étonnés que Dieu les mette de côté, et qu'il transporte au peuple leur puissance ; mais comme, d'un autre côté, le peuple ne peut pas se conduire, qu'il est fait pour être conduit ; et qu'il n'a que deux maîtres qui le conduisent : Satan ou le Christ, de là, comme dit Léon XIII, la nécessité de l'éclairer et de gagner son cœur pour qu'il se jette dans les bras de Jésus-Christ. Le jour où tous les peuples de la terre s'y jetteront, commencera sur la terre le règne social de Jésus-Christ. C'est par le Pape, accepté par tout l'univers comme Père, comme Docteur et comme Arbitre, que Jésus-Christ vivant dans le Pape régnera sur le monde. Les pèlerinages des ouvriers français à Rome, la soumission spontanée de la république de l'Equateur et de la république de la Colombie au Pontife romain sont les préludes du retour et de la soumission de l'humanité tout entière au Pontife suprême, son Sauveur et son Père.

Le règne du Christ sera alors divinement établi, et par lui, - a dit Léon XIII, le PAPE DES OUVRIERS, en parlant aux ouvriers français -, «la paix, la prospérité et le bonheur régneront sur la terre».

Les ouvriers français ont répondu à ces prophétiques affirmations, en acclamant la Papauté et en faisant retentir les voûtes de la grande basilique du chant que rediront tous les peuples de la terre quand viendra le règne social de Jésus-Christ :

NOUS VOULONS DIEU ! C'EST NOTRE PÈRE !
VIVE LE CHRIST ! C'EST NOTRE ROI !

Tous les peuples alors ne voudront obéir qu'au Pape pour n'obéir qu'au Christ, seul vrai Père et seul vrai Roi.

L'union du clergé et du peuple sera alors consommée, et le monde n'aura plus besoin de redire : Que votre règne arrive ! Il sera arrivé, et alors on pourra écrire en lettres étincelantes sur l'obélisque de la place Saint-Pierre de Rome :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.

II. SAINT FRANÇOIS D'ASSISE AMI DU CLERGÉ ET DU PEUPLE.

«Dieu, dit le Prophète, est admirable dans tous ses Saints». Mais, parmi tous les innombrables Saints qui brillent comme des étoiles au firmament de son Église, il en est un privilégié entre tous : c'est le Séraphin d'Assise. Dieu s'est plu à faire éclater en lui sa puissance et surtout son amour : *Mirificavit Sanctum suum*. En imprimant en lui les stigmates de sa douloureuse Passion, il lui a donné l'incomparable gloire d'en renouveler les merveilles et d'opérer dans le monde comme une nouvelle rédemption. Au contact de son cœur brûlant, le monde refroidi, *frigescente mundo*, s'enflamme, et le spectacle qu'avait donné la primitive Église vint de nouveau réjouir le ciel et étonner la terre.

C'est dans le cœur de ce Saint dont il est le fils par le Tiers-Ordre et dont il est l'admirateur passionné, que Léon XIII a puisé son amour pour le clergé et le peuple. Jamais fils plus aimant, et jamais Pape n'a fait pour un Saint ce qu'a fait Léon XIII pour son séraphique Père n'a-t-il pas consacré une Encyclique tout entière à chanter ses gloires ? Cette Encyclique est certainement celle qu'il a écrite avec le plus de cœur et de lyrisme poétique : c'est le lyrisme de l'amour exaltant les triomphes de l'amour.

Qu'est en effet la vie du Séraphin d'Assise, si ce n'est une perpétuelle extase d'amour ? La seule pensée de Jésus, le seul nom de Jésus faisait vibrer toutes les cordes de cette lyre vivante ; et le même amour qu'il avait pour Jésus, il l'avait pour le clergé et le peuple, car dans le prêtre et dans le pauvre il ne voyait que son Jésus.

«Je veux honorer tous les prêtres, s'écrie-t-il, et je veux qu'on les honore, parce que Jésus vit en eux, et qu'ils sont mes seigneurs, et jamais en eux je ne veux considérer le péché parce qu'ils sont mes seigneurs, et je veux les aimer comme Jésus lui-même, et je veux leur obéir comme à Jésus, parce que ce n'est que par eux que nous possédons sur la terre son très saint Corps et son très saint Sang, lequel ils consacrent, reçoivent, et administrent aux autres».

Ce qu'il disait du prêtre, il le disait du pauvre, et ces deux amours étaient comme les deux pôles de sa vie séraphique.

Jamais, depuis Jésus, le pauvre, et par conséquent le peuple n'a eu un ami si passionné. Tous ses enfants ont hérité de cet amour, et on peut dire que son Ordre est l'Ordre du peuple (voir l'intéressant opuscule : *François d'Assise intime*, par M. l'abbé Félix Vernet).

«Le pauvre François, dit Bossuet, le plus ardent, le plus transporté et le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Eglise, ne pouvait qu'aimer les pauvres. Ils furent ses préférés. Son cœur avait pour eux des nuances de tendresse qui restaient inconnues aux autres. Il voyait Jésus-Christ dans les pauvres».

La leçon donnée à un de ses frères est, à cet égard, instructive. François et le Frère avaient rencontré un pauvre, lequel, par surcroît, était infirme. Le Saint, à sa vue, est touché de compassion. - Pourquoi le plaindre ? dit le Frère : nous ne savons pas si par quelque faute il n'est pas la cause de sa misère». Le Saint blâma vertement ce langage, et le Frère avoua son tort. « - Veux-tu te soumettre à la pénitence que je dirai ? demanda le Saint. - Volontiers. - Puisqu'il en est ainsi, cours, et, te dépouillant de ta tunique, prosterne toi aux pieds de ce pauvre ; confesse ta faute, et implore de lui une prière». La punition fut accomplie ponctuellement. « - Veux-tu savoir, reprit le Saint, quand le Frère fut de retour, comment tu as péché contre le pauvre et contre le Christ ? Lorsque tu vois un pauvre, il ne faut pas regarder l'homme, il faut considérer celui au nom de qui il vient, le Christ, qui a pris nos maux ; la pauvreté et l'infirmité de ce misérable sont un miroir où nous devons reconnaître avec attendrissement l'infirmité et la pauvreté de Notre-Seigneur Jésus-Christ».

Aussi évitait-il de mendier au delà du strict nécessaire, de peur de nuire aux pauvres ; agir autrement lui paraissait un vol. C'était un larcin encore, estimait-il, que de ne pas livrer du peu qu'on avait à plus pauvre que soi, vu que ce peu on l'avait en dépôt, et ce dépôt appartenait à celui qui en avait davantage besoin. Aussi les pauvres s'adressaient-ils à lui comme à leur père. Dans son ambition de les satisfaire, il avait des hardiesses de charité étonnantes.

Il est à Célano, pendant l'hiver. Une pauvre vieille lui demande l'aumône. En hâte il lui donne son manteau. «Va, dit-il, et confectionne-toi une robe, car tu es mal vêtue». Celle-ci, tout heureuse, taille l'étoffe dès son arrivée à son pauvre logis. O déception ! elle constate qu'elle n'en a pas assez pour sa robe ! Elle part, va à la recherche du Saint, lui expose sa peine. François tourne les yeux vers son compagnon, qui avait été habillé par la charité dans les mêmes conditions que lui, et dit : Tu entends cette pauvre femme. Pour l'amour de Dieu, supportons le froid ; imite mon exemple ; elle achèvera sa robe». Le compagnon obéit de grand cœur et donne son manteau.

Comme il vêtail les pauvres qui étaient sans habits, il nourrissait aussi ceux qui avaient faim.

Entre tous les pauvres, les lépreux étaient chers à François, parce qu'en eux il voyait Jésus couvert de la lèpre du péché : aussi leur prodiguait-il toutes ses tendresses et tous ses soins.

Un trait révèle au vif son affection pour ces malheureux. On ne devait pas porter hors de leur hôpital ceux dont les plaies étaient par trop hideuses. Frère Jacques, âme candide et simple, qui était aussi à l'aise avec eux qu'avec ses frères en religion, oublia la défense. François le rencontra chargé de son fardeau lamentable et lui dit : «Tu ne devais pas sortir nos frères chrétiens - c'est de la sorte qu'il désignait les lépreux - ce n'est pas convenable ni pour eux, ni pour toi : Mais aussitôt, craignant d'avoir chagriné le lépreux par ce reproche, pour réparer sa faute, bien involontaire, il installa cet ulcère vivant à ses côtés et mangea dans la même écuelle que lui.

Il avait surtout compassion des âmes couvertes de l'affreuse lèpre du péché. Près de l'ermitage franciscain de Borgo était une grande forêt, refuge d'une bande de voleurs qui détraquaient les passants. «Voulez-vous gagner ces larrons ? dit François aux Frères du couvent : quêtez du bon pain et du bon vin ; allez dans la forêt et criez : «Frères voleurs, frères voleurs, venez à nous, qui sommes des frères et qui vous apportons bon pain, bon vin». Ils viendront tous. Sur le sol étendez une nappe, déposez dessus le pain et le vin, et servez-les humblement et joyeusement. Quand ils auront mangé, entretenez-les un instant du Seigneur, et finissez en leur demandant de vous promettre, pour l'amour de Dieu, non tout de suite, qu'ils ne voleront plus, mais qu'ils ne blesseront et ne frapperont personne. Si vous leur demandiez tout à la fois, ils ne vous écouteront point ; pour commencer, tenez-vous en là, et ils vous le promettent, à cause de votre humilité et de votre charité. Plus tard, revenez avec du pain, du vin, des œufs et du fromage, afin de les récompenser d'avoir été fidèles à leur promesse ; servez-les toujours avec humilité et charité ; après le repas, dites-leur : «Que restez-vous ici à mourir de la faim, à endurer tant de maux et du même coup à vous damner ? Mieux vaut être au Seigneur ; il vous a fournira des vivres, et vos âmes seront sauvées». Par l'humilité et la patience qui auront brillé en vous Dieu les touchera et ils se convertiront». L'événement prouva la vérité de sa prophétique parole : les voleurs se repentirent et embrassèrent la vie franciscaine.

Vous le voyez, François visait avant tout à atteindre l'âme, à l'amollir quand elle était dure et courroucée, et à la purifier lorsqu'elle était coupable. Un jour, il rencontra un homme qu'il avait connu. «Frère, lui dit François, comment vas-tu ?» Celui-ci, en colère, de répondre : «Je ne puis aller plus mal, un voleur m'a enlevé tout mon avoir, qu'il soit maudit». Pris de pitié pour ce malheureux qui s'opiniâtre dans une haine mortelle, François le conjure : «Pardonne pour l'amour de Dieu ; tu délivreras ton âme, et peut-être tes biens te seront-ils rendus ; sinon tu as perdu tes biens et tu perds ton âme. - Non, impossible de pardonner». François lui tend son manteau : «Frère, voici qui est à toi ; mais je t'en prie, pour l'amour de Dieu, pardonne». Dans le moment, le cœur du pauvre tressaille, il tombe à genoux et s'écrie en levant ses bras au ciel : Mon Dieu, je leur pardonne de tout mon cœur». Oh ! qu'ils sont beaux et innombrables, les miracles de tendresse du séraphique Père pour les pauvres et les pécheurs ! Voilà comment il aimait le peuple et comment il a enseigné ses enfants à l'aimer : aussi son Ordre est-il vraiment l'Ordre du peuple. Appartenir au peuple, ne vivre que pour le peuple et avec le peuple, ne faire qu'un avec lui, prendre part à ses plus chers intérêts, compatir à toutes ses souffrances, c'est ce qu'un Ordre religieux n'avait jamais fait d'une manière si spéciale et si directe. C'est là la vraie mission du Séraphin d'Assise ; c'est là son idéal, c'est là sa pensée dominante, le couronnement de son œuvre, le fruit de sa fidélité à Jésus-Christ. Instruire le peuple, éclairer le peuple, consoler le peuple et le conduire au bonheur : voilà la mission sublime que François a confiée à son Ordre et qu'il lui recommanda de remplir jusqu'à la fin des temps. Ses fils ont été scrupuleusement fidèles : de là la popularité universelle dont jouissaient François et ses fils. Celui qui n'a pas compris cela n'a compris ni François, ni son idéal, ni son institut».

Ainsi parlent nos Etudes franciscaines. On ne pouvait mieux dire : c'est l'écho de la grande voix de Léon XIII.

Ecrivain, dernièrement, au Général des Frères Mineurs : «Ne gardez pas, dit-il, dans la limite de vos couvents les trésors de grâces que Dieu accorde à votre Ordre séraphique ; souvenez-vous que Dieu ne nous les donne que pour le bien du peuple ; l'histoire n'est-elle pas là pour nous dire que François et ses fils ont aimé le peuple avec une ardeur incomparable et se sont dévoués au salut de la société ? *«Memoriæ est proditum Franciscum et alumnos ejus se totos populo dedere et in salutem publicam operant ponere acri diligentia»*».

Et le grand Pontife ajoute : «Notre époque étant absolument identique à celle de François et de ses premiers enfants, la parité étant parfaite entre les choses et les hommes, il faut faire maintenant ce qu'ont fait François et ses premiers enfants, il faut aimer le peuple comme *ils l'ont aimé : Tempus vobis est hæc exempla imitari*», et se servir du Tiers-Ordre de Saint-François pour le transfigurer, comme ils s'en sont eux-mêmes servis. Les merveilles qu'a opérées cet Ordre admirable pour le salut de la société en y faisant revivre les vertus de l'Eglise primitive, pourquoi ne les opérerait-il pas encore aujourd'hui ? *«Franciscanus Ordo mirabilia fecit, quidni hæc eadem mirabilia renovare queat ?* Il faut donc partout faire connaître et embrasser cet Ordre admirable dans lequel coule si abondante la sève divine, il faut le propager par tous les moyens possibles, par la prédication, par les livres, par les revues et par les congrès. Vous avez fait de grands efforts dans ce but ; il faut en faire encore davantage et Dieu les bénira.

Ainsi parle Léon XIII : pouvait-on résumer d'une manière plus éloquente et plus solennelle tout ce que nous avons dit dans notre livre ? Il n'y a plus, après ces grandes et magnifiques paroles, qu'à admirer, qu'à prier et qu'à agir, et comme c'est surtout le Tiers-Ordre de saint François, que le grand Pape nous indique comme le moyen par excellence de réno-

vation sociale, il faut, selon ses désirs et sa volonté bien formelle, ne pas cesser de travailler à son extension et à sa prospérité.

Comment, en présence de cette volonté si formelle, hésiter à entrer dans le Tiers-Ordre et à l'établir partout ? *Ce que le Pape veut, Dieu le veut.* N'hésitons donc plus et n'oublions pas qu'entrer dans le Tiers-Ordre et l'établir ne suffit pas, mais qu'il faut encore lui faire produire tous les fruits de salut que le grand Pape en attend, et cela en en multipliant les membres, surtout les hommes, et les hommes du peuple : ne sont-ils pas, à notre époque, les maîtres de nos destinées politiques et civiles ? n'étaient-ils pas tous autrefois dans les confréries des Pénitents ? Il faut les y faire travailler non seulement à leur propre sanctification, mais aussi à la régénération de la société par toutes les œuvres de zèle qui favorisent le bien spirituel et temporel du peuple.

Obtenir ces résultats si désirables est toute la raison d'être des congrès du Tiers-Ordre Franciscain.

III. LE PRÊTRE ET LE SOLDAT.

Les lignes qui suivent, écrites par notre plus illustre publiciste catholique, trouvent leur place dans notre livre du *Clergé et du Peuple* : n'est-ce pas le peuple qui remplit les rangs de notre armée ? N'est-ce pas lui qui, sur le champ de bataille, verse le plus de sang ? Et qui l'enseigne à verser ce sang avec un si saint héroïsme, si ce n'est le prêtre catholique ? Aussi, jamais Louis Veuillot n'a-t-il été mieux inspiré. Son article date de 1855 ; il est de circonstance :

«Deux mains ont fondé la France, deux mains l'ont agrandie et maintenue dans ses splendeurs, deux mains l'ont toujours relevée dans ses défaillances : la main du prêtre et la main du soldat.

«Parcourez toutes les époques glorieuses et fécondes de notre histoire, depuis Clovis jusqu'à nos jours : ces deux mains travaillent d'accord à la même œuvre ; elles s'entraident plus ou moins, mais elles s'entraiment. Voyez les temps bâtards, les jours malheureux : elles sont divisées. Dieu les rapproche quand il veut que la France fasse quelque chose d'illustre et de bon.

«Union de la force et de la foi sous Clovis, sous Charlemagne, sous saint Louis, sous Louis XIV : quels hommes de guerre ! quels hommes d'Eglise ! Division, pour ne pas remonter plus haut, pendant le XVIII^e siècle : quels abaissements ! quel pas en arrière fait la civilisation chrétienne ! D'un côté, la Pologne est partagée, une nation catholique disparaît ; de l'autre, les missions sont interrompues, et une partie du monde remonte dans la nuit. Rupture à la fin de ce siècle néfaste : nous n'avons que des victoires de vengeance ; nous portons partout la mort et nous sommes à la veille de périr. Un héros, un grand homme de guerre paraît : il tend la main à l'Eglise, il rétablit le culte, et tout l'ordre social se relève, et le règne de cet homme est un torrent de victoires. Il s'oublie dans cette prospérité ; sa main, jadis secourable à l'Eglise, lui devient ennemie et cruelle. Sa prospérité cesse, et il tombe.

«La France est une nation croyante et fière : elle enfanta toujours des prêtres et toujours des soldats. Elle les enfante de semblable nature, hardis, entreprenants, se portant du même cœur aux entreprises, aux missions et aux croisades, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de la justice, pour l'amour de la gloire. Nul peuple n'a donné tant de sang aux idées ; la pensée humaine vogue à travers le monde sur un fleuve de sang français :

«On peut dire que le Français, dans l'excellence de sa nature, naît prêtre ou naît soldat. L'épée est pour lui-même un huitième sacrement, créé à son usage et qui le rend meilleur. Vingt fois l'expérience a été faite : on a ramassé la populace des villes, tout ce qu'il y a au monde de plus railleur, de plus insoumis, de plus turbulent, et l'on a pu en tirer une bonne troupe. A peine ont-ils le sabre au flanc et l'uniforme sur l'épaule, ces gamins, ces rebelles, deviennent autres : les voilà aussi orgueilleux de leur joug de fer qu'ils l'étaient de leur sauvage liberté. Dès lors, ils sont accessibles à des idées qui n'avaient auparavant aucun chemin pour saisir leur intelligence. On peut leur parler de devoir, d'obéissance, de respect ; on peut leur parler de Dieu. Ils reviennent à l'instinct national, qui est l'accord de la force et de la foi.

«Le prêtre et le soldat ont pour première loi l'obéissance, pour premier devoir le dévouement, pour principale habitude le sacrifice. Ils ne s'appartiennent pas : ils appartiennent chacun à une chose qui mérite un amour sans borne, l'un à l'Eglise, l'autre à la patrie, et tous deux en même temps à ces deux choses à la fois. Ils ont tous deux une règle haute, noble, inflexible, qu'ils n'ont pas faite, qu'ils ne peuvent pas défaire, qui les soutient et les relève. Leurs intérêts propres, leurs affections privées disparaissent devant l'intérêt général, en vue duquel est exclusivement tracée cette règle sainte.

«Qu'est ce qu'un soldat ? C'est un moine par la régularité, par la sobriété, par les privations, par l'abandon à la volonté du supérieur. Que le soldat sois chrétien, il n'y a pas d'état qui se rapproche plus de l'état monastique. Ils ne savent pas toujours ce qu'ils disent, ceux qui parlent de la licence des camps ; ils, n'ont guère vu de camps ! On s'y couche de bonne heure, à la belle étoile, ou sous une tente légère : on se lève de grand matin, on travaille tout le jour ; on se prépare à la victoire et l'on espère, mais en présence de la mort. Voilà la licence des camps ! Cela ne ressemble pas au bal de l'Opéra ; et l'on peut même y trouver quelque chose de plus rude qu'aux labeurs du négoce, de la politique ou des sciences.

«Qu'est-ce que le prêtre, surtout le moine, c'est-à-dire le prêtre élevé à toute la hauteur d'abnégation que comporte la vertu humaine ? C'est le soldat des postes difficiles et des grands dangers, que l'on jette en pionnier de la civilisation chrétienne dans les glaces du pôle, dans les déserts de l'équateur, dans les savanes de l'Amérique ; que l'on envoie attaquer les sauvages, les hérétiques, les incrédules. Et il y va, et il y meurt. Quand il est mort, ou par les fatigues, ou par les supplices ; quand il a été lacéré par les fouets, consumé par les flammes, dévoré, d'autres accourent à sa place, ambitieux du même sort, jusqu'à ce qu'enfin, sur les ruines de ces tribunaux sanglants, sur les cendres de ces bûchers, ils élèvent la croix comme le soldat, sur les décombres de la forteresse ennemie et sur le cadavre de ses frères, plante son étendard vainqueur.

«Il y a une race de milieu, nouvelle en France, pervertie à de détestables écoles, inféconde, sauf en sophismes et en falsifications, qui ne donne pas de soldats, qui ne donne pas de prêtres, qui les hait l'un ou l'autre, qui a fait des livres et des lois pour les séparer. Elle veut que le soldat s'éloigne du prêtre, et que le prêtre ait peur du soldat. Entre ces deux fils

du même père, cette race avait élevé le mur de ses haines et de ses préjugés. Le camp était fermé au prêtre. Ne fallait-il pas que le pauvre soldat vécût et mourût philosophiquement comme ces penseurs qui n'éprouvent aucun besoin de croire en Dieu, et qui tiennent que les fonctions et les douleurs de la vie n'ont besoin ni de ses secours ni de ses consolations ?

«Fais tomber la barrière, ô France ! elle n'est pas assez détruite encore ! Fais-la tomber ; renverse-la du pommeau de ta noble épée ! A tes soldats qui vont mourir, donne pour compagnons les ministres du Dieu vivant. Que le Dieu des armées marche avec tes armées. Parmi ces cités mouvantes qui flottent comme des navires à travers les tempêtes de fer et de feu, il y a des cœurs à raffermir, des fatigues à réparer, des âmes à épurer ; c'est l'œuvre du prêtre. Nos soldats errants sur la terre d'Afrique, maintenant toute semée des ossements de leurs frères, seront-ils moins braves et moins heureux pour entendre parler de la patrie absente et de celle que la mort peut leur donner demain ? Perdront-ils quelque chose de leur courage, à savoir qu'ils conquièrent un peuple à Jésus-Christ, et que si le bâton de maréchal leur échappe, il ne dépend ni du hasard, ni de l'ennemi, ni d'aucune puissance humaine de leur faire perdre la palme des martyrs ?

«La France est si véritablement guerrière et chrétienne, que devant la piété militaire, les droits même de la raillerie expirent. Qui oserait railler Turenne ? Partout où l'homme de guerre voudra être chrétien, il le sera impunément ; ou plutôt l'opinion se tournera pour lui, par un instinct qui est l'instinct même de la grandeur nationale. On ne sait plus pourquoi, mais on comprend que la piété, dans l'état militaire, est la perfection du courage et de la discipline, et que cette perfection est l'élément invincible de toutes les grandes choses que veut faire et qu'aime à faire le pays. Partout, dit Xénophon, où les hommes sont religieux, ils sont guerriers et obéissants, et alors, comment ne serait-on pas, à juste droit, plein de bonne espérance ? Après cette phase de mesquinerie et d'épuisement où nous étions tombés, l'armée seule nous a donné quelques hommes.

«S'ils eussent été tous chrétiens, si dans ces camps où ils ont rêvé, ils avaient prié et pensé ; si, au lieu d'émauser leur bon sens naturel sur l'obscur phraséologie des idéologues en tous genres, ils l'avaient fortifié aux saintes lumières qui ouvrent les mystères de l'homme et de la société ; si, au lieu d'être libéraux, démocrates, phalanstériens et le reste, ils étaient catholiques, quels autres hommes nous aurions vus !

«Patience ! Atteinte la dernière de ce venin, l'armée le rejette la première. Parmi tant d'hommes de cœur qui portent l'épaulette, que d'hommes de foi ! *Quand vous voyez verdir les branches du figuier, dites que l'été est proche.* Je m'en fie à ces chrétiens qui savent être de la milice de Dieu dans la milice du monde. Ils ne sont pas les derniers à l'assaut des forteresses ennemies ; ils ne seront pas les derniers à l'assaut de cette folie irréligieuse qui veut faire schisme avec le génie chrétien de la France. Devant l'invasion de ces passions brutales et de ce bel esprit barbare qui menace encore une fois l'empire du Christ, comme au temps de Clovis, comme au temps de saint Louis, mieux qu'aux beaux jours de Louis XIV et du premier Napoléon, le prêtre et le soldat se donneront la main ; et à leur ombre croîtra ce qu'il faut à la France et à Dieu, "des gens braves et de braves gens", comme a dit de Maistre.

Applaudissons à ces magnifiques paroles, et concluons par un cri d'espérance : Non, non, la France ne périra pas. Montmartre et Lourdes en sont les remparts invincibles, et voici qu'en face de la Juiverie, du Protestantisme et de la Franc-Maçonnerie sataniques s'accomplit providentiellement et plus que jamais l'union du clergé et de l'armée.

La France ne périra pas, et par la France le monde, converti, reviendra au Seigneur seul Maître et seul Roi.

La France est prosélyte par tempérament : c'est, dit de Maistre, le trait particulier de notre caractère national. La France est apôtre et soldat, et elle le sera toujours. A elle seule, elle fournit les trois quarts des missionnaires du globe, et à ce titre seul elle ne périra pas. Qui n'en voit l'évidence ? Les peuples ne vivent que pour donner à Dieu des élus. Or, qui remplit mieux ce rôle que notre patrie ?

L'Eglise est immortelle, suivant la promesse de son divin Fondateur ; mais saint Remy, en baptisant Clovis et avec lui la France, ne lui a-t-il pas lui-même fait, au nom du Seigneur, des promesses d'immortalité ? lui promettant, comme le faisaient les prophètes au peuple de Dieu, le châtement quand elle serait infidèle, mais aussi lui assurant que toujours, comme malgré elle, elle serait ramenée au Christ, son unique Roi et son unique Maître.

- Telle est notre destinée, plus visible en ce moment que jamais.

Le prêtre prie et le soldat s'unit à sa prière : cela suffit : la France ne périra pas.

Un général de notre armée française écrit au journal *La Croix* : «J'ai réuni vingt chapelets par jour pour toute l'année 1899. Ces vingt chapelets seront dits par des soldats, par des officiers supérieurs et leurs familles. Je vais continuer ma croisade».

Ces vingt chapelets sauveront la France beaucoup mieux que nos canons, nos mitrailleuses et nos vaisseaux cuirassés.

Voilà l'alliance du clergé et de l'armée : les cris de fureur de nos impies contre le SABRE et le GOUPILLON en révèlent la providentielle et capitale importance.

Patriotisme et religion ne font qu'un, a dit Léon XIII à la France dans son immortelle Encyclique *Nobilissima Francorum gens*.

Toute grandeur, toute puissance, toute vie de la société repose sur ces deux pôles.

IV. LES ASSOCIATIONS ET LES ŒUVRES POPULAIRES.

1° LEUR INDISPENSABLE NÉCESSITÉ.

La société, - le nom qu'elle porte l'indique -, ne vit que par l'association. Qu'est la sainte Trinité, si ce n'est l'association des trois personnes divines ? Or Dieu a créé l'homme à son image : aussi l'a-t-il fait pour la société : la famille qui en est le berceau et la base, n'est-elle pas la plus sainte, la plus sacrée, la plus indivisible des associations ?

Entendez le Seigneur nous dire lui même : Malheur à celui qui est seul ! *Væ soli !* «Le frère soutenu par le frère est

une cité inexpugnable» : *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma.*

Les méchants savent parfaitement s'associer pour le mal : voyez leurs sociétés secrètes, infernales et maudites. Ne vient-il pas d'y être proclamé tout récemment que ce n'est pas assez que l'école laïque soit neutre, mais qu'elle doit être franchement athée? Ils savent bien, vous le voyez, s'associer contre Dieu et contre la France. Et les bons ne sauraient pas s'associer pour le bien ! pour la grande et sainte cause de Dieu et de la Patrie !

Il est temps de le comprendre et d'aviser.

Réjouissons-nous, et Dieu en soit mille fois béni. On le comprend enfin, et on avise.

Grâce à l'impulsion donnée par les congrès catholiques qui se réunissent sans cesse, sous tous les noms et sous toutes les formes, on établit partout des associations, des syndicats et des œuvres populaires.

Par là viendra la résurrection et le salut.

«Quand vous vous réunirez en mon nom, dit le Seigneur, je serai au milieu de vous ; tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai, et tout ce que vous ferez, je le bénirai».

L'Eglise, toujours inspirée et conduite par Dieu, ne vit que par l'association. Elle a établi l'association paroissiale sous la conduite du curé, l'association diocésaine sous la conduite de l'évêque, et l'association universelle et catholique sous la conduite du Pape. Elle marche ainsi forte comme une armée rangée en bataille : de là la fureur de l'ennemi ; mais ce n'est pas assez ; dans ces trois associations, il y a des membres distincts, ayant des fonctions diverses, des intérêts divers, des caractères divers : autres, en effet, sont les fonctions, les intérêts, le caractère des hommes, et autres ceux des femmes, de la jeunesse et de l'enfance : il faut donc, dans la paroisse, dans le diocèse et dans l'Eglise universelle former des associations spéciales pour réunir entre eux ces divers membres du corps social. *Familiæ seorsum et mulieres eorum seorsum.* C'est par les œuvres spéciales qu'on peut plus facilement venir au secours de chacun et de tous : œuvres spirituelles, œuvres temporelles.

Sans les associations tout se disperse, se ralentit, s'arrête et meurt.

2° OBLIGATION POUR LE PRETRE DE S'EN OCCUPER.

Le ministère ordinaire du prêtre : catéchiser, prêcher, administrer les sacrements, visiter les malades, tout cela ne suffit plus. Ceci suffisait autrefois, quand le peuple venait au prêtre de lui-même ; cela ne sut plus aujourd'hui que le peuple s'en éloigne. Le prêtre qui ne veut faire que le ministère ordinaire verra bientôt son église désertée, surtout par les hommes.

Il faut, dit le cardinal de Reims, que le prêtre sorte de l'église par l'apostolat et surtout par l'apostolat des Associations et des Œuvres ; il faut qu'il sorte, malgré tout, du cercle d'impuissance où l'on veut l'enfermer : les Associations et les Œuvres sont l'effort désespéré du pasteur : il faut qu'il fasse cet effort, pour lutter, pied à pied, contre le mal ; il faut qu'il le fasse sous peine de voir périr sa paroisse il faut pour cela qu'il tende la main à toutes les bonnes volontés, et qu'il s'assure le concours de tous : hommes et femmes, riches et pauvres, patrons et ouvriers.

Les hommes aideront pour les Associations d'hommes, les femmes pour celles des femmes, les filles pour celles des filles, les jeunes gens et les enfants pour celles des jeunes gens et des enfants : on choisira pour recruter des personnes d'élite dont le dévouement et la prudence soient bien connus.

Ce que disent les évêques du vieux monde, ceux du nouveau monde le répètent. Entendez Monseigneur Ireland, archevêque d'Amérique : «Les conditions sociales et politiques se transforment complètement. L'Eglise, tout en continuant sa mission de sauver le monde, doit adapter les moyens aux circonstances nouvelles : gardons-nous donc de nous retirer dans les sacristies et dans les sanctuaires et d'y rester entourés d'un petit nombre de fidèles ; il faut aller aux naufragés : autrement le siècle, si enflé de ses progrès scientifiques et industriels et si enclin à la négation du surnaturel, s'il est abandonné à lui-même, s'éloignera de plus en plus de l'Eglise et par conséquent de la vie. Le devoir du prêtre est de combler le fossé qui les sépare.

Concluons par les belles paroles de Monseigneur l'évêque de Viviers :

«L'association des méchants est le grand péril ; l'impiété révolutionnaire est devenue une légion formidable. Il faut que l'association nous relève et nous sauve. Par elle seule, nous pourrions organiser la résistance et préparer la victoire.

«Si nous voulons réparer nos fautes et reconquérir nos positions perdues, il faut que le zèle pastoral modifie ses vieilles pratiques et se plie aux formes nouvelles qu'imposent à l'apostolat catholique les mœurs et les luttes de notre temps. Il n'est pas de paroisse si petite et si ingrate où les associations pour les besoins spirituels et temporels des paroissiens ne doivent et ne puissent s'établir.

Qu'ajouter à des paroles si éloquantes, si lumineuses et si autorisées ?

3° ASSOCIATIONS ET ŒUVRES.

A. - ASSOCIATIONS PAROISSIALES.

1) Association de la Sainte Famille.

Ce qu'il y a de plus pratique, c'est d'établir, dans chaque paroisse, l'Association ou Confrérie de la Sainte Famille. Léon XIII le recommande instamment ; il en a établi la fête, et en a composé, lui-même, l'Office liturgique.

On groupe ainsi par un lien plus étroit tous les catholiques de la paroisse à quelques conditions de sexe et d'âge et de fortune qu'ils appartiennent, afin de travailler au bien moral et matériel de tous les membres de cette grande association.

M. le Curé en est le Directeur ; il se fait assister de douze membres patrons et ouvriers formant le Comité. Et il y a dans chaque quartier un zéléteur et une zélétrice. Pour en faire partie, il suffit :

1. De se présenter à M. le Curé, assisté de deux personnes de la paroisse qui peuvent garantir de votre honnêteté, et de faire inscrire son nom sur les registres de l'Association ;

2. D'assister, autant que possible exactement, à la Messe particulière de l'Association qui se dit dans la paroisse, le premier dimanche du mois. M. le Curé a le soin d'y faire une allocution sur la famille chrétienne ;

3. De réciter chaque jour, en famille autant que possible *Notre Père* et *Je vous salue*, en ajoutant trois fois cette invocation : *Jésus, Marie, Joseph, qui formez la sainte famille de Nazareth, protégez et sanctifiez notre famille et toutes les familles chrétiennes...*

Les membres du quartier assistent aux funérailles avec la bannière de l'Association.

L'Association met à la disposition de ses membres :

1. La gratuité des chaises à la Messe mensuelle et à tous les offices du soir où il y a sermon ;

2. Une bibliothèque de livres et revues catholiques prêtés gratuitement ;

3. Une caisse de famille, formée par les dons des membres honoraires, et par la cotisation de cinquante centimes, donnée en entrant, et de cinquante centimes, donnée chaque mois.

Le Comité, présidé par M. le Curé, administre cette caisse, et, par elle, des secours sont accordés aux membres associés quand les besoins sont constatés ; et dans le cas de maladie, le médecin et les remèdes sont gratuits, comme, aussi, les funérailles, quand l'indigence est constatée.

Cette Association de la Sainte-Famille ne porte aucun obstacle aux associations particulières qu'il faut toujours former, dans chaque paroisse, pour les hommes, pour les mères de famille, pour le patronage des jeunes gens et les congrégations des Enfants de Marie. Loin d'y porter obstacle, elle les favorise en en recrutant les membres.

L'Etat n'a rien à voir dans cette Association, et il ne peut intervenir dans sa comptabilité. La paroisse ayant son existence légale, toutes les confréries paroissiales qui se rattachent à la paroisse ont aussi, par le seul fait, leur existence légale.

2) Œuvre des Catéchismes.

Voici l'œuvre des œuvres. C'est ici que les pasteurs des paroisses doivent déployer toute leur intelligence, tout leur cœur et tout leur zèle : ne tiennent-ils pas dans leurs mains, par le catéchisme, tout l'avenir de l'enfant, et, par lui, tout l'avenir de la paroisse, de la famille, de l'Eglise et de la Patrie ?

Dans les écoles laïques on tue l'âme des enfants, ici on les sauve.

Pour que le catéchisme produise ses fruits de salut, il faut que celui qui le fait captive tout le temps :

1. L'esprit de chaque enfant, en exposant les vérités avec des termes choisis, concis et clairs comme le soleil ; il faut que chacun soit un trait de lumière, mettant tout en relief avec des expressions et des comparaisons saisissantes.

2. Le cœur de chaque enfant, en rendant aimables les vertus qu'on enseigne et, pour cela, en se faisant aimer beaucoup soi-même ; l'enfant vous aimera si vous l'aimez. Cette affection ne doit pas devenir faiblesse pour supporter ses défauts, au contraire ; l'enfant comprendra bientôt que vous le corrigez par amour, et il vous en aimera davantage.

3. Le corps de chaque enfant. Oui, il faut captiver son corps et le captiver tout le temps, avant le catéchisme, pendant le catéchisme et après le catéchisme :

- Avant le catéchisme, en faisant faire la prière avec le plus grand recueillement, la tête baissée, les yeux fermés et les mains jointes : ceci est capital.

- Pendant le catéchisme, en exigeant qu'ils demeurent immobiles, les yeux fixés sur vous tout le temps que vous parlez ; pour cela, vous avez soin de leur faire finir à haute voix, et tous ensemble, le mot ou la phrase commencés.

- Après le catéchisme, en leur faisant faire la gèneuxion avec piété et en les faisant se retirer lentement deux à deux, et en silence, ou, mieux encore, au chant d'un cantique.

Pour bien imprimer vivement les vérités dans leur esprit, on peut très utilement se servir du grand catéchisme en images (chez Tolra, à Paris).

Il est aussi très utile, et même indispensable, de leur faire porter la rédaction écrite, d'en faire toujours lire, au commencement du catéchisme, deux ou trois copies prises au hasard, et de bien récompenser quand elles sont bien faites.

Il faut aussi, au moins quatre fois l'année, faire une réunion générale devant toute la paroisse, où sont convoqués spécialement les parents, où ces rédactions sont lues et où les enfants sont interrogés et récompensés.

Plus vous soignerez et aimerez les enfants, plus vous ferez la conquête du cœur des parents.

3) Œuvre du pain des pauvres.

Saint Antoine de Padoue est le Saint vraiment providentiel : lui qui fait trouver les choses perdues, vient bien au moment où tout semble perdu, et c'est avec l'œuvre du pain des pauvres qu'il vient sauver les âmes et refouler les légions infernales.

Lisez et faites lire notre petit livre : *Grandes Gloires de saint Antoine de Padoue* : là vous trouverez l'histoire, le fonctionnement, et les merveilles de cette œuvre toute providentielle.

Tous les curés qui l'ont établie dans leur paroisse s'en félicitent.

Il suffit, pour que l'œuvre fonctionne, de placer dans l'église, et dans l'endroit le plus accessible, une statue du Saint, avec les troncs et les prières ; d'y convoquer le peuple pour la Messe du premier mardi du mois et d'y réunir les pauvres pour leur distribuer le pain de l'âme et le pain du corps. Faites ainsi, et vous verrez les miracles se multiplier et votre paroisse se renouveler.

4) Caisses ouvrières et caisses rurales.

Il est très utile de les établir dans chaque paroisse.

Les unes et les autres ont le même but :

- procurer le crédit à leurs membres à un taux accessible, les mettant ainsi à l'abri des usuriers, leur facilitant ainsi

l'épargne et procurant leur bien moral et leur bien matériel ;

- rapprocher la classe dirigeante de la classe laborieuse ;
- s'encourager mutuellement au bien, puisqu'on n'y reçoit comme sociétaires que des hommes d'une conduite irréprochable. Aussi un excellent curé qui avait établi dans sa paroisse une caisse rurale disait-il : «La caisse a plus fait que tous mes sermons pour corriger mes paroissiens». Ces caisses ont fait merveille partout.

L'œuvre devient complète quand on place à sa hase un syndicat agricole catholique.

(Voir sur cette œuvre et sur toutes celles qui suivent, l'excellent Manuel des Œuvres, par l'abbé Chapelle, de Mende.)

5) Fourneaux économiques.

Rien de plus utile aux classes laborieuses qui, n'ayant pas le temps ou manquant du bois nécessaire pour préparer leur nourriture, trouvent par ces fourneaux économiques une nourriture saine et substantielle. Elle est reçue gratuitement en présentant les bons que le curé donne, ou elle est accordée à des prix très modérés.

6) Les jardins ouvriers.

Cette œuvre consiste à procurer aux ouvriers valides un coin de terre et un foyer où ils retrouveront une famille, et avec elle la religion, la paix sociale, les vertus et le bonheur. On réalise ainsi l'alliance du travail agricole avec le travail manufacturier, loin des cabarets et des lieux malsains, alliance tant rêvée par le grand économiste Le Play.

Cette œuvre consiste à acheter ou à louer un terrain plus ou moins vaste, et à le partager à un certain nombre de ménages qui le cultivent et vivent en partie de ses produits.

L'œuvre commence par donner le terrain gratuitement, ainsi que ce qui est nécessaire pour en commencer la culture, et, après quatre ans, on vend le terrain à l'ouvrier s'il veut l'acheter, ou on exige de lui un prix minime de location.

Chaque famille s'engage :

- à cultiver son lot avec soin ;
- à ne pas travailler le dimanche ;
- à mener une conduite sans reproche ;
- à ne pas sous-louer.

Cette œuvre produit partout des fruits admirables.

7) Œuvre de la bonne presse.

«L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole divine». Ce qui veut dire qu'il ne suffit pas de lui distribuer du pain et des vêtements, mais qu'il faut encore le ramener à Dieu, ou le conserver dans son amour, en lui donnant des idées chrétiennes par les saines lectures. Le bon journal est, maintenant, le seul moyen d'atteindre les trois quarts des hommes qui ne vont plus à l'église et de réformer les idées antireligieuses et antipatriotiques qui mènent la France à l'abîme.

«Le bon journal, dit Léon VIII, est une mission perpétuelle dans une paroisse». Qui peut dire le bien incalculable qu'a fait et que fait le journal *La Croix* ? Entendez Louis Veillot : «La France est comme une terre infidèle : il faut y porter la foi, il faut aller chercher dans ces régions perdues les âmes qui s'endorment et qui meurent. D'elles-mêmes ces âmes ne viendront jamais. Le musulman et le fétichiste, tant l'impiété a bien manœuvré, sont aujourd'hui moins loin de l'Évangile que les trois quarts de nos Français.

«Leur langage sur les matières de religion révèle une ignorance qui fait honte et pitié. La doctrine catholique est pour eux lettre close. Les uns l'ignorent totalement; les autres ne l'ont connue que par des calomnies perfides ; et ils ne viennent pas dans notre église écouter nos prédicateurs. Que reste-t-il donc pour les éclairer et les combattre ? Une arme, une seule, la presse !

«Tous les jours les mauvais journaux accablent le catholicisme d'injures et de calomnies. Et le catholicisme n'aurait pas aussi ses journaux pour se défendre, pour faire retentir la puissante voix du bon droit, du bon sens, de la raison convaincue et modérée ?»

Voici quelques lignes que nous a dictées notre amour pour Dieu et la France. Nous voudrions que les bons journaux fissent sans cesse entendre à leurs lecteurs ces grands enseignements de la foi.

CRI DE DÉTRESSE POUR L'HEURE ACTUELLE, EN 1899.

La parole est à Dieu. Il nous frappe pour nous éclairer : ne peut-on pas déjà appeler l'année présente l'année des catastrophes ?

Au mois de janvier, des tempêtes comme on n'en avait jamais vu ont bouleversé toutes nos mers et englouti nos navires ; au mois de février, la mort foudroyante du Chef de l'État ; et au mois de mars, à peine commencé, voici l'épouvantable catastrophe de Toulon ! et les affreuses explosions de Bourges et de Marseille. Que nous réservent les mois qui vont venir encore ?

Et personne n'y pense, personne ne réfléchit ! Et la terre est désolée, précisément parce que personne n'y pense, et que personne ne réfléchit ! A la bonne presse donc de crier sans cesse.

Ouvrons les saints Livres, et nous y verrons, avec effroi, que lorsque les peuples sont assez insensés pour nier ou insulte Dieu, Lui se lève pour s'affirmer et venger sa toute puissance et sa gloire outragées. Et alors il n'a besoin que d'un coup de tempête pour détruire les plus grands vaisseaux ; il n'a besoin que d'un souffle de sa bouche pour renverser les hommes les plus robustes, et que d'une étincelle pour briller tous les arsenaux. Et voilà que la poudre préparée contre nos ennemis éclate contre nous.

Malheur, trois fois malheur au peuple coupable, qui persiste, ô mon Dieu, à violer votre sainte loi !

«Tout peuple qui s'éloigne de Dieu est condamné à périr. Il n'y a que ce que Dieu garde qui soit bien gardé; ce qu'il ne garde pas, attendez-vous à le voir disparaître».

Il y a bien longtemps que tout ceci est écrit. L'a-t-on compris? Multipliez vos sentinelles autour de vos poudrières ; si Dieu ne les garde pas, le feu éclatera tout seul.

Pourquoi tant chercher des conspirateurs quand c'est vous-même qui conspirez contre vous-même ? Chercher les responsabilités quand soi-même on est le grand coupable, quel travail hypocrite!

Ah ! vous ne voulez pas que vos soldats entrent dans le temple de Dieu, vous les arrêtez à la porte, et voici qu'ils tombent foudroyés à la porte de vos poudrières !

Ah ! vous ne voulez pas que vos enfants prononcent dans vos écoles le saint nom de Dieu et voici que vous êtes obligés d'agrandir, pour eux, vos prisons et de multiplier vos guillotines !

Ah ! vous ne voulez pas que le Christ domine les sièges de vos juges, et voici que vos juges ne savent plus s'y asseoir pour rendre de justes arrêts ; ils y balbutient leurs arrêts comme des hommes ivres, et ils y cachent leurs mains comme les cachent les voleurs.

Vos présidents d'État ont soin de ne jamais prononcer le saint nom de Dieu dans leurs messages, et voici que Dieu a soin de les coucher, l'un après l'autre, à terre, avant la fin de leur mandat.

Comment voulez-vous que Dieu protège la marine d'un peuple, quand son ministre de la marine s'est affirmé, s'affirme et veut continuer de s'affirmer athée ?

Comment voulez-vous que Dieu protège l'armée d'un peuple et le fasse triompher de ses ennemis du dedans et du dehors, quand son ministre de la guerre est un hérétique impénitent ?

Maintenant vous savez d'où viennent toutes nos catastrophes et d'où elles viendront encore si on s'obstine à fermer toujours les yeux pour ne point voir, les intelligences pour ne pas comprendre, et les cœurs pour ne pas se convertir.

Revenons vite au Seigneur, de crainte qu'il ne frappe plus fort et ne nous réduise en poudre !

Si nos journalistes tenaient au peuple ce grand et sévère langage, bientôt cesseraient nos désolations et la France serait sauvée.

8) Œuvre électorale.

On a dit, avec raison, que le très grand défaut de l'action catholique en France, dans ce dernier demi-siècle, est de s'être bornée à la défensive : on cherche le remède quand le coup est porté, mais on ne sait en porter aucun. Il serait mieux de prévenir les coups en paralysant la main qui nous frappe et en l'attaquant directement elle-même.

Pour paralyser la main qui nous frappe, il n'y a qu'un seul moyen : lui enlever son point d'appui, le suffrage universel; c'est le but de l'œuvre électorale.

Elle consiste à se réunir en comité pour modifier avec sagesse et persévérance l'esprit public de manière à rendre possible la conquête du Parlement par les catholiques.

Cette Œuvre électorale est, au premier chef, une œuvre de salut.

Le curé ne peut pas se mettre en avant, parce qu'il doit toujours se tenir extérieurement au-dessus des partis et se faire tout à tous ; mais il doit prier pour l'œuvre et faire prier, et encourager tous les bons catholiques à en faire partie et à être zélés pour faire la propagande par la presse, par les conférences, par les services rendus et les bons rapports avec les ouvriers des villes et les habitants des campagnes. Souvenons-nous de cette réponse d'un ouvrier à M. Léon Harmel : *Défendez-nous, et nous vous défendrons*. Oui, défendons les faibles et les opprimés ; occupons-nous des réformes économiques, financières ; que les riches propriétaires, au lieu de rester dans les villes, restent dans les campagnes pour gagner les cœurs des paysans. - Là est le salut.

Que nos jeunes catholiques déploient, quand vient l'heure du combat, toute l'ardeur de leur foi ; qu'ils fassent escorte aux conférenciers, qu'ils applaudissent à leurs discours, qu'ils répandent le bon journal et en fassent lire les articles, qu'ils s'occupent de l'inspection des listes électorales, de la surveillance des urnes, des manifestations à préparer, des visites à domicile, de la rédaction et de l'apposition des affiches. Ainsi nous gagnerons du terrain, et, Dieu aidant, nous délogerons l'ennemi et deviendrons les maîtres de la place. Mais pour cela il ne faut pas attendre l'époque des élections, il faut s'y préparer de loin et bien longtemps à l'avance.

B. ŒUVRES GENERALES

Nous donnons ce nom aux œuvres qui concentrent les œuvres paroissiales. Celles-ci sont établies soit dans le diocèse, soit dans la France entière, elles donnent aux autres une direction et une impulsion générales, et, au besoin, viennent à leur secours.

1° BUREAU DIOCÉSAIN DES ŒUVRES.

Voici un modèle de la constitution et du fonctionnement d'un Bureau diocésain.

«Nous, Evêque de... considérant qu'il est plus nécessaire que jamais à notre époque de favoriser la création et la diffusion des œuvres catholiques et que le moyen le plus efficace pour cette fin est d'établir dans notre diocèse un Bureau diocésain des œuvres,

«Avons ordonné et ordonnons ce qui suit

«1° Le Bureau sera présidé par nous ou par un grand vicaire, délégué par nous, avec deux secrétaires et un trésorier, aussi nommés par nous.

«2° Il aura vingt membres nommés par nous, moitié ecclésiastiques et moitié laïques, qui se réuniront chaque mois, sous notre présidence.

«3° Il s'occupera des œuvres d'enseignement; des œuvres de bonne presse, et des œuvres sociales ou charitables.

«4° Il sera formé, dans chaque doyenné, un Bureau cantonal des œuvres d'au moins sept membres, quatre ecclésiastiques et trois laïques, nommés par nous sur la présentation du doyen qui en sera le président. Ce Bureau cantonal correspondra, pour les œuvres paroissiales, avec le Bureau diocésain.

«5° Le Bureau diocésain possède une caisse pour les œuvres. Elle est alimentée par les cotisations des membres, par les souscriptions et dons volontaires et par les offrandes recueillies par un Comité de Dames patronesses réuni chaque mois et présidé par nous.

«6° Chaque année, il nous sera fait un rapport bien détaillé sur les œuvres du Bureau diocésain et des Bureaux cantonaux, dans l'assemblée générale des catholiques du diocèse».

Que ces Bureaux diocésains soient bientôt ainsi établis et fonctionnent parfaitement, et la France sera bientôt rechristianisée.

2° SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE SECOURS MUTUELS CONTRE LES FLÉAUX DES CAMPAGNES ET LA MORTALITÉ DES BESTIAUX.

Au lieu de s'adresser à des Compagnies d'assurances qui ont des frais considérables et qui, en outre, veulent réaliser de gros bénéfices, les habitants des campagnes, dans les diverses communes, s'entendent entre eux, et forment une caisse en versant une prime ; ils sont ainsi, à la fois, assurés et assureurs, et recouvrent dans les sinistres ou les mortalités 75 % de l'estimation des pertes.

Toutes ces sociétés locales sont unies par l'Union française des sociétés de secours mutuels agricoles.

3° BANQUE DE SAINT-PIERRE.

Cette Banque est nouvellement fondée à Rome. Elle est recommandée par les cardinaux, et elle s'est assurée le concours d'hommes d'affaires expérimentés, d'éminents prélats, et des personnages qui ont le mieux mérité de l'organisation catholique.

Son but est d'aider l'agriculture, le commerce et les institutions catholiques d'un caractère économique et de favoriser les rapports entre les établissements catholiques de crédit.

Faisons des vœux pour qu'elle prospère et s'établisse dans toutes les nations catholiques. Déjà elle fonctionne très utilement en Italie.

C'est un nouvel élément de prospérité matérielle et morale, qui apporte son appoint bien désirable à l'action sociale des catholiques.

4° ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI. ŒUVRE DE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES. ŒUVRES SACERDOTALES.

Nous réunissons ces œuvres sous un même titre parce qu'elles s'harmonisent et se complètent mutuellement. Elles font la gloire de notre France et elles assurent son salut.

Tous les prêtres qui ont à cœur la gloire de Dieu et l'amour de la patrie doivent travailler avec le plus grand zèle à les faire prospérer de plus en plus. En elles est la source intarissable de la vie divine. La Propagation de la Foi la distribue dans tout l'univers ; l'œuvre de Saint-François-de-Sales la maintient et l'agrandit dans notre chère Patrie, et les œuvres sacerdotales la conservent et la fécondent dans chaque diocèse.

A peine établie dans celui de Toulouse par son cher et illustre archevêque, l'œuvre sacerdotale y est déjà florissante et porte de magnifiques fruits de salut. Que le Seigneur en soit mille fois béni !

A DIEU SEUL GLOIRE, BÉNÉDICTION ET AMOUR DANS LES SIÈCLES DES SIÈCLES ! Ainsi soit-il.

V. LES RÉUNIONS DES HOMMES SEULS.

Nous l'avons dit dans le corps de l'ouvrage et nous n'insisterons jamais assez : si nous voulons ramener les hommes à l'amour de la religion et aux pratiques religieuses, il faut les réunir souvent seuls dans nos églises et traiter devant eux des sujets pleins de charme et d'actualité.

Voici trois beaux sujets à traiter ; nous ne pouvons qu'indiquer les grandes lignes. Au prédicateur de développer ces pensées avec flamme et amour.

1. MISSION DE L'HOMME SUR LA TERRE.

Glorifier Dieu qui est dans les cieux, et établir la paix sur la terre. *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bone voluntatis.*

Rien de beau comme cette thèse, et rien de plus facile à développer. Dès l'exorde, gagnez les cœurs en disant à ces hommes votre bonheur d'être au milieu d'eux, de n'avoir que des hommes autour de votre chaire, et en ne leur donnant que le doux nom d'amis.

Faites ensuite le tableau de l'état de ténèbres et de douleur où était le monde pendant quatre mille ans, quand tout à coup le ciel s'ouvre ! A la place des ténèbres, voici, à minuit, l'éclat de la lumière ! A la place des cris de douleur, voici des chants joyeux ; et les pauvres, les bergers, les petits si méprisés, sont les premiers visités et invités au bonheur !

Ce qu'il a fait à Bethléem, Dieu le renouvelle. Me voici au milieu de vous, envoyé par Dieu pour chanter comme les anges : GLOIRE A DIEU ET BONHEUR AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.

1^{re} Partie : **Gloire à Dieu.** Faire le beau tableau de la création, et dire que tout ce qui est créé chante son Créateur : le soleil chante sa splendeur, l'océan son immensité, le lion sa force, l'agneau sa douceur, le tonnerre sa justice, les fleurs sa beauté, les fruits sa bonté, etc. Mais cette gloire est imparfaite. Créées pour l'homme, toutes ces créatures ne peuvent ni connaître ni aimer leur Créateur. Toutes ces voix attendent une autre voix ; cette création n'est qu'un palais qui attend son roi. Voici le roi, l'Homme ! A lui la grande mission de chanter : Gloire à Dieu ! A l'homme roi de la création, roi dans la

famille et roi dans la société, la première place dans la création et la première place dans nos églises. S'il est absent et s'il se tait, les anges pleurent. Tout le ciel est dans la tristesse. Si les hommes sont là, le cœur de Dieu tressaille, et il les bénit et leur donne le bonheur.

2^e Partie : **Paix sur la terre** : *Pax hominibus*. La paix, c'est le bonheur parfait, c'est la tranquillité de l'ordre. Dès que l'homme est avec Dieu, il est dans son élément, il est dans l'ordre, la paix et le bonheur. Uni à Dieu, uni à ses semblables, pacifié en lui-même par le triomphe sur toutes ses passions, sûr de l'éternité future ; béni de Dieu ; béni des siens ; béni de tous. Quelle paix ! quelle sécurité ! quel bonheur ! Chaque famille, chaque nation devient alors un paradis en attendant le Ciel !

II. LA RELIGION FAIT LA GRANDEUR DE L'HOMME.

«*Hoc est enim omnis homo*» : tout l'homme est là.

Voici un sujet capital qu'il faut toujours traiter devant les hommes pour anéantir cette erreur capitale que l'homme peut se passer de religion et qu'il faut en laisser la pratique aux enfants et aux femmes.

L'homme ayant pour apanage : 1^o le domaine de la raison pour l'esprit, 2^o le domaine de la vaillance pour le cœur, et 3^o le domaine des travaux manuels et des affaires pour le corps, se croit et se prétend amoindri par la religion dans ces trois domaines.

C'est une erreur capitale. Rien au contraire, en effet, ne l'y grandit autant que la religion. Rien de plus facile à prouver : la logique, l'histoire et l'expérience viennent à l'appui.

1^{re} Partie : **La Religion grandit l'homme dans son intelligence**. Loin de porter atteinte aux droits de la raison et de la science en les soumettant à la foi, elle veut qu'on n'arrive à la foi que par la raison, et elle ne fait que compléter les lumières imparfaites de la raison et de la science. Aussi, tous les grands philosophes, tous les grands législateurs, tous les grands poètes, tous les grands orateurs, tous les grands savants, tous les grands artistes, dans tous les temps, ont été les hommes les plus religieux (citer les noms). De là l'axiome : «Beaucoup de science amène à la religion ; et peu de science, c'est-à-dire, beaucoup d'orgueil et d'ignorance, en éloigne». Notre illustre Pasteur disait : «Plus j'étudie, plus j'ai la foi du Breton ; si j'étudiais davantage, j'aurais la foi de la femme bretonne».

2^e Partie : **La Religion grandit l'homme dans son cœur et son caractère**. Loin de porter atteinte à la vaillance du cœur en nous disant d'être doux, humbles, et en défendant le duel et la vengeance, la religion a toujours enflammé le courage et rendu l'homme héroïque. Voyez ces millions de martyrs et tous nos guerriers catholiques, depuis Constantin le Grand, Clovis, Charlemagne, saint Louis, jusqu'à l'immortel La Rochejaquelein s'écriant avant la victoire : «Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez moi !» Quand on s'humilie devant Dieu, on est grand et intrépide devant les hommes, et on n'a pas la lâcheté du respect humain.

3^e Partie : **La Religion assure le succès à l'homme dans son travail et ses affaires temporelles**. En le conservant dans la chasteté et la tempérance, elle le maintient dans la santé, facilite ses économies et assure sa prospérité.

Les familles où la loi de Dieu est observée sont bénies de Dieu. «Familles nombreuses et religieuses, familles toujours heureuses». Les nations qui observent la loi sacrée du dimanche s'enrichissent.

«*Beatus vir qui timet Dominum : gloria et divitiæ in domo ejus*».

«*Justitia elevat gentes ; miseros autem tacit populos peccatum*».

III. LA RELIGION FAIT LE BONHEUR DE L'HOMME.

Simeon accepit puerum in ulnas suas, et benedixit Deum, dicens : Nunc dimittis sermon tuum in pace.

Un homme dont le nom était Siméon prit l'enfant dans ses bras, et dans l'extase du bonheur, il s'écria : «Oh ! que je suis heureux ! Maintenant je puis mourir. Je n'ai plus rien à désirer sur la terre !...» Nous avons vu que la religion faisait la grandeur de l'homme. Ce n'est pas assez. Il ne suffit pas à l'homme d'être grand ; il a besoin, avant tout, d'être heureux ! Voici un homme heureux. Vous venez d'entendre son cantique de bonheur. Il nous dit que son bonheur est complet, et qu'il est éternel. Un bonheur qui n'est pas complet, n'est pas le bonheur ; un bonheur qui finit, n'est pas le bonheur. Celui-ci est complet, et il ne finira jamais : le saint vieillard veut mourir pour continuer de le posséder toujours.

Comment a-t-il trouvé ce bonheur complet, infini, permanent ? Le voici : il nous le dit lui-même. Il l'a trouvé en faisant trois choses, et ces trois choses sont indispensables pour tout homme s'il veut trouver le vrai bonheur. Ce sont les trois étapes du chemin du bonheur.

1^{ère} Partie : *Venit in templum, et dixit : Nunc dimittis*. Il vint dans le temple. Là, il trouva le bonheur. Pour le trouver, l'homme doit premièrement venir à l'église.

Ce n'est pas dans les rues et les places de nos cités, dans les temples de la gloire, de la fortune, du plaisir : académies, banques, cafés et théâtres ! Là jamais le bonheur ; mais dégoût, désespoir, souvent suicide. L'homme est insatiable ; son cœur est un abîme sans fond !... Il lui faut l'infini !... Il lui faut Dieu !... Et il le trouve à l'église ! Là est le bonheur, là est le ciel ! *Hæc domus Dei, et porta cæli !...* Laissez vos cafés, vos théâtres ; venez à l'église : vous aurez le bonheur !

2^e Partie : *Viderunt oculi mei Salutare tuum*. Ici je vois et je trouve le Sauveur ! Il se trouve dans l'église. L'homme a, par le péché d'origine, reçu deux blessures mortelles : l'une à la tête (les ténèbres, l'ignorance), l'autre au cœur (le penchant au mal, la triple concupiscence). Il lui faut un médecin divin, il lui faut un Sauveur : il se trouve dans nos églises, et rien que dans nos églises. Ici le remède ! Ici le salut !

Dans toutes nos églises il y a la chaire de vérité. Là est le soleil pour l'intelligence. Mais à quoi sert le soleil si on a de la poussière et surtout un triple voile sur les yeux : le triple voile de la triple concupiscence ? C'est du cœur corrompu que montent les ténèbres !... Aussi, dans chaque église, y a-t-il, à la porte, l'eau bénite pour enlever la poussière du péché vénial ; et à côté de chaque chaire, y a-t-il un confessionnal pour enlever les péchés mortels.

Voilà donc dans nos églises le double remède de l'esprit et du cœur. Et il n'est qu'ici : de telle sorte que tout homme

qui ne vient pas à l'église et qui s'éloigne de la chaire et du confessionnal, est infailliblement ignorant de la plus triste des ignorances ; orgueilleux, avare ou voluptueux !... par conséquent dévoré par trois cancers ! Malheureux sur la terre, et puis l'enfer ! le terrible enfer ! l'éternel enfer !.

3^e Partie : *Et accepit puerum in ulnas suas*. Et il prit l'enfant dans ses bras ! .. (Tableau de son bonheur !) Ce n'est pas assez de venir à l'église, et d'y trouver la chaire et le confessionnal ; il reste une troisième condition à remplir pour avoir le parfait bonheur : il faut arriver à la sainte Table, et recevoir son Dieu, non pas seulement dans ses bras, mais dans son cœur !... C'est le ciel ! c'est le bonheur de la première communion toujours renouvelée.

Raconter ici l'histoire de Napoléon, empereur, et dans l'apogée de sa gloire, demandant un jour à chacun de ses marchands quel était le jour le plus heureux de leur vie, et affirmant que le seul jour de bonheur complet qu'il eût eu sur la terre était le jour de sa première Communion.

Ajouter le récit, touchant jusqu'aux larmes, de la conversion d'un vieux général de l'Empire. Lui ayant demandé, dans une de mes visites, s'il avait jamais trouvé le bonheur parfait : «Non, non, s'écria-t-il, les yeux pleins de larmes ; mais c'est vous qui allez me le donner». Il tombe à mes genoux, se confesse, et le dimanche suivant, qui était le jour de Pâques, pour réparer les scandales de sa vie, portant toutes ses décorations, il fait sa communion à la grand-messe de paroisse. Deux ans après, il mourait dans mes bras, en disant : Je vais au ciel ! Je vais au ciel !

NOTA. Pour les autres sujets à prêcher aux hommes seuls, voir notre brochure *l'Ami du peuple* et *Sermons aux hommes seuls*, par l'abbé Buisson, curé de Beauvoisin (Gard), et autres livres spéciaux.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Concluons ce travail commencé, continué et fini sous l'œil de Dieu, par les lignes suivantes qui serviront de conclusion générale.

De tout ce qui vient d'être dit, tant dans notre ouvrage que dans notre Appendice, il ressort deux éclatantes et fondamentales vérités.

PREMIERE VÉRITÉ. Il y a indispensable nécessité de rapprocher le clergé du peuple pour le salut de la société.

L'Eglise, nous venons de le voir, n'a jamais cessé de s'occuper des petits et des faibles, et, à notre époque où l'action populaire s'impose plus que jamais, le clergé doit comprendre, comme le dit Léon XIII, qu'il faut être toujours en éveil pour aider l'humanité à avancer dans le vrai progrès de la civilisation, en formant les masses à la vie chrétienne par le parfait accomplissement de tous les devoirs et le respect de tous les droits. Le salut de la société est là.

DEUXIÈME VÉRITÉ. Il y a indispensable nécessité de rapprocher le clergé du peuple pour le salut de la France.

Un de nos éloquents évêques le disait dernièrement, en termes magnifiques qu'il est important de recueillir :

«Quelque amères que soient nos luttes, ce bruit de la bataille ne nous distraira point de cette croyance inébranlable qui tient au fond même de notre âme : la France et la religion catholique, le clergé français et le peuple français, sont faits pour s'entendre et non pour se haïr ; l'esprit chrétien et l'esprit français ne font qu'un ; ils sont les éléments constitutifs de notre génie national. Et voilà pourquoi c'est le grand devoir auquel j'ai voué ma vie, que de travailler sans merci ni relâche à l'union de ces deux choses grandes et sacrées, la religion et la France, le clergé et le peuple ; c'est pourquoi j'ai emprunté à nos saints Livres la devise qui résume ce but constant de mes efforts : *Fortiter pro Templo et Patria*»

Le si sympathique et maintenant si religieux M. François Coppée vient d'affirmer ces deux vérités en ces lignes émues :

«Mettons-nous à l'œuvre avec courage, dit l'illustre académicien ; et par la plume, par la parole et par les œuvres, faisons-nous les éducateurs du peuple. Eclairons-le sur ses intérêts et surtout sur ses devoirs ; abordons avec lui, et en le consultant, les problèmes dont la solution diminuerait le nombre des riches égoïstes et des pauvres envieux, et unirait toutes les classes sociales par des liens fraternels ; apprenons à ce peuple que des historiens injustes ou passionnés ont trompé sur son passé, que la France ne date pas seulement d'un siècle, et qu'ils avaient aussi le culte de la patrie, ces Français des anciens âges qui, tout en enfonçant la charrue dans la terre bien-aimée, avaient un regard pour le clocher voisin qui leur montrait le ciel ! De la charrue ils volaient au combat, et sous l'oriflamme de saint Louis, sous la bannière de Jeanne d'Arc et l'étendard fleurdélié de Denain, ils savaient se battre, triompher et mourir !»

NOTA. Au moment où nous écrivons ces lignes, nous recevons la brochure publiée par la *Revue du Clergé français* sur la question que nous traitons dans ce livre. Voici l'analyse fidèle des passages les plus pratiques ; ils confirment ce que nous avons dit nous-même :

1^o Le clergé doit être de son temps. Il doit prouver qu'il n'est hostile à aucune idée généreuse, à aucune institution utile. C'est l'Eglise qui a doté le monde de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ; elle a toujours été l'âme du progrès ; et cette grande parole : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*, n'est-elle pas la formule du progrès indéfini ? Elle bénit le progrès matériel aussi bien que le progrès moral. «Elle voit avec plaisir, a dit Léon XIII, toutes les recherches et toutes les inventions qui ont pour but d'embellir la vie et de la rendre plus heureuse». Et Bossuet n'a-t-il pas dit : «La vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et le peuple heureux ?»

Sans être hostile au pouvoir, le clergé doit garder vis-à-vis de lui sa légitime indépendance ; il n'est nullement fonctionnaire ; le traitement qu'il en reçoit n'est qu'une dette réciproquement et régulièrement contractée. Qu'on sache partout que le prêtre ne prend d'ordres que de sa conscience et de ses supérieurs hiérarchiques. Il est tout à tous, et surtout aux pauvres de Jésus, mais jamais l'esclave de personne.

2^o Le clergé doit être savant. «La science, dit Joseph de Maistre, fut toujours, de tout temps, l'apanage du sacerdoce».

La presse anticléricale a trop persuadé le peuple que la science était exclusive de la religion ; il faut prouver qu'elle a menti. Un livre bien fait qui donnerait la vie des plus grands savants chrétiens et des plus grands guerriers chrétiens, et qui serait lancé dans le peuple à un million d'exemplaires, ferait un bien immense.

Il importe donc à chaque prêtre de montrer dans sa personne l'union de la science et de la foi, et de reprendre ainsi le gouvernement des intelligences, et la direction de la société.

Il faut infuser dans les catéchismes et prédications un cachet scientifique, en les appropriant aux besoins de notre époque. Nous vivons dans une société-rationaliste et hostile à la foi. Il faut donc enseigner le peuple dans les prédications et les enfants dans les catéchismes, à réfuter les objections contre la religion, en leur faisant bien comprendre que l'acte de foi ne demande pas la soumission aveugle, mais la soumission intelligente et raisonnée.

3° Le clergé doit se faire aimer par les services rendus. C'est en faisant du bien au peuple que le clergé conquerra la reconnaissance du peuple et par suite son affection. Présentement les intérêts temporels sont les seuls auxquels le peuple soit sensible : c'est donc des intérêts temporels qu'il faut d'abord se préoccuper. Dans les *Lettres d'un curé de campagne*, Yves-Le Querdec a montré ce qu'un curé rural peut faire pour ses paroissiens, lorsqu'il se met tout entier à leur service. On ne saurait mieux dire ni avec plus de précision, ni avec plus de mesure. Dans les villes, tout prêtre peut et doit rendre aux ouvriers des services analogues. On rencontre chaque jour l'occasion de rendre service, quand on la cherche. Les œuvres économiques aident immensément pour cela, et elles sont le moyen le plus goûté du peuple.

4° Le clergé doit prier beaucoup et faire prier beaucoup. Pour vaincre dans la lutte, l'arme la meilleure est encore la prière.

5° A la prière le clergé doit joindre l'action et l'unité dans l'action.

Eugène Veuillot a écrit (et Louis eût signé) : «La prière est notre grande force ; mais ne l'oublions pas, si elle peut tout, elle ne nous dispense de rien !» Oui, la prière est le premier devoir ; mais la fidélité au premier devoir ne dispense pas de l'accomplissement du second qui est d'agir. Après avoir prié, Jeanne d'Arc disait : «Nous bataillons, Dieu donnera la victoire». La victoire est toujours au même prix.

Il ne suffit pas de l'action ; il faut encore l'unité dans l'action. Les congrès catholiques aident grandement pour cette unité d'action ; mais ce qui aide surtout, c'est la soumission au Pontife suprême. Là est la vie et la force des catholiques. Le Pape est le porte parole de Dieu, il est la source et le centre de l'unité :

Le jour où, avec la prière, l'action et l'unité d'action, le clergé de France, réconcilié avec son temps, joindra au prestige que lui a gardé sa vertu le prestige de la science et le prestige des services rendus, sa situation vis à-vis du peuple se trouvera singulièrement améliorée.

Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à regarder par-dessus nos frontières : que s'est-il passé dans notre siècle aux Etats-Unis, en Angleterre et en Allemagne ? Quelle magnifique place y a conquise le clergé catholique ! Le clergé y a été de son temps et de son pays. Il ne s'est pas contenté d'être bon citoyen ; il s'y est fait connaître comme le meilleur des citoyens, le plus dévoué, le plus capable, le plus utile, le champion résolu de toute noble idée, si neuve, si hardie qu'elle semble, pourvu qu'elle soit sanctionnée par le Souverain Pontife et saintement utile aux intérêts spirituels et temporels du peuple. Les noms de Wiseman, de Newman, de Manning en Angleterre, de Ketteler en Allemagne, de Gibbons et d'Ireland aux Etats-Unis, ne sont-ils pas à la fois l'honneur du sacerdoce et de l'humanité ?

* * *

UN MOT SUR L'UNION APOSTOLIQUE DES PRÊTRES SÉCULIERS.

Nous venons de parler de l'unité dans l'action : voici le moyen providentiel de la réaliser :

M. l'abbé Lebeurier, ancien vicaire général d'Orléans, demeurant actuellement à Paris, en a eu l'heureuse initiative. Léon XIII l'a grandement approuvée, la disant providentielle et venant combler une grande lacune dans l'organisation du clergé. Elle retire, en effet, les prêtres de leur isolement et les ramène à la VIE COMMUNE ET APOSTOLIQUE, non en les faisant vivre sous le même toit, mais en leur faisant : 1° pratiquer une règle de vie ; 2° en les obligeant à l'envoi du bulletin mensuel et aux réunions mensuelles ; 3° en les soumettant, dans chaque diocèse, au supérieur spirituel élu par les membres de l'*Union diocésaine* et au supérieur général élu par tous les supérieurs diocésains

Cette *Union apostolique* est pour le clergé séculier la meilleure sauvegarde de la piété. Or, sans piété, le prêtre est perdu, et perd les âmes et la société.

Tout bon prêtre doit donc entrer dans l'*Union apostolique* ; et tous les évêques, dit Léon VIII, doivent l'établir et la favoriser comme étant la perle de leurs diocèses.

PRIÈRE A SAINT ANTOINE DE PADOUE

O bien-aimé et grand saint Antoine de Padoue, vous qui consolez toutes les douleurs, qui faites triompher toutes les saintes causes, et retrouver tout ce qui était perdu, ramenez le pauvre peuple au Cœur de Jésus en le ramenant au clergé que ce divin Cœur lui a donné pour ami et pour père ! Souvenez-vous que, pour sauver son âme, vous êtes venu lui porter du ciel le pain de la charité. Ah ! suppliez le divin Enfant dont vous recevez les divines caresses, de ne pas laisser plus longtemps ce pauvre peuple sous la cruelle oppression de ses perfides ennemis, et de lui faire enfin goûter les inefables douceurs du si suave et si paternel empire de Jésus ! Daignez aussi offrir à ce divin Enfant chacune de ces pages que je viens d'écrire pour sa plus grande gloire, afin qu'elles servent à éclairer et à sanctifier le clergé et le peuple, à établir sur la terre le règne social de Jésus-Christ et à nous mériter près de vous une belle place dans son saint Paradis ! Ainsi soit-il.

APPENDICE

PREMIER GRAND TRIOMPHE DE L'UNION DU CLERGÉ ET DU PEUPLE

Tout notre livre était écrit et imprimé quand, le 18 avril 1899, a eu lieu le Pèlerinage national des hommes de France à Notre-Dame de Lourdes. Nous pouvons dire, en toute vérité, qu'il a été le triomphe de l'union du clergé et du peuple. Nous n'avions pas espéré que la Providence vint, par un fait si éclatant, confirmer si tôt ce que nous disons dans ce livre.

Nous y avons vu de nos yeux soixante mille hommes et plus, conduits au bonheur par trois mille prêtres. Chacun de ces prêtres conduisait donc en moyenne une vingtaine d'hommes. Or, parmi ces hommes, dix-neuf sur vingt étaient des hommes du peuple, ouvriers et paysans, presque tous reconquis au Christ par les prêtres du Christ, et arrachés par eux aux sectes sataniques qui ne travaillent qu'à les corrompre, les égarer et les perdre.

Oh ! le beau et magnifique triomphe de l'union du clergé et du peuple ! Et ce n'est que le premier... Que seront donc ceux qui chaque année désormais viendront le suivre ?

Le lecteur ne nous en voudra pas si nous ajoutons ces lignes à notre livre pour chanter ces merveilles et indiquer ce que nous croyons qu'il reste encore à faire de plus urgent et de plus pratique pour qu'à l'avenir ces merveilles grandissent encore et se multiplient.

I. MERVEILLES ACCOMPLIES.

Ce Pèlerinage national des hommes de notre chère France est incontestablement un des plus grands événements du siècle qui finit. Nos yeux en sont encore éblouis, et il nous semble sortir d'une vision du ciel. C'était le beau réveil de notre chère France ! Une nation qui donne ce spectacle aux anges et aux hommes n'est pas morte et ne peut pas mourir ; elle n'est qu'endormie ! Voici le réveil ! Depuis les croisades, rien de si beau ne s'était accompli !

La grande parole de Léon XIII : «Lourdes et Montmartre sauveront la France, et par la France, le monde», a commencé de se réaliser sous nos yeux.

Lourdes et Montmartre s'y sont fraternellement embrassés. Le Père Fontan, enfant de Lourdes, et le Père Lemmius, enfant de Montmartre, ont été choisis par la Providence pour en prendre la sainte et audacieuse initiative, et Dieu s'est plu à bénir leur héroïque entreprise au delà de toute espérance.

Les enfants et les femmes, on les soulève facilement ; mais les hommes ! Aussi osait-on à peine en espérer et en annoncer timidement vingt mille, et il y en a eu plus de soixante-trois mille. Ce chiffre a été accusé par le chemin de fer ; mais il faut l'augmenter de beaucoup, car qui pourrait dire tous les hommes venus d'alentour en très grand nombre ? A la tête de cette immense armée se trouvait l'héroïque général de Charette, environné de ses zouaves pontificaux et portant en main sa bannière ensanglantée.

Voilà le grand miracle. Il n'est que le précurseur de miracles plus grands encore.

«Le royaume de Dieu, nous dit l'Évangile, est semblable à un grain de sénévé qui devient un grand arbre dont les rameaux couvrent la terre et où viennent s'abriter tous les oiseaux du ciel». Et voici qu'au lieu d'un seul grain de sénévé c'était soixante-dix mille hommes, grains vivants semés à la fois dans la bonne terre de l'Immaculée, y priant, y chantant, y tressaillant ensemble et la nuit et le jour. O féconde semence, arrosée par tant d'ardentes et ferventes prières, vivifiée par tant de célestes bénédictions, quelle merveilleuse moisson tu vas produire dans nos cœurs, placée par la main de Dieu dans la terre bénie de l'Immaculée et abondamment arrosée par l'eau jaillissante de son merveilleux rocher !

Le XVIII^e siècle a fini par d'épouvantables ruines ! Le XIX^e siècle finit par cette magnifique semence ; le XX^e siècle sera celui de la triomphante moisson ! C'est écrit.

«Ils s'en allaient tristes, pleurant et jetant leur semence, et ils revenaient heureux et triomphants, portant leurs gerbes dorées ! *Euntes ibant et fiebant, mittentes semina sua ; venientes autem, venient portantes manipulas suos*».

II. CE QUI RESTE À FAIRE POUR QUE CES MERVEILLES GRANDISSENT ET SE MULTIPLIENT.

Les soixante dix mille grains semés en si bonne terre et si bien arrosés produiront certainement jusqu'à cent pour un.

Or, quand la moisson se prépare abondante, magnifique, deux choses sont toujours nécessaires : des liens pour lier ensemble les gerbes, et un abri vaste et sûr pour les recueillir.

Ces deux choses n'avaient pas été préparées pour le pèlerinage auquel nous venons d'assister. Qui aurait pu le croire nécessaire ?... Ce plein succès était si peu probable !... Mais maintenant que le plein succès est assuré, il y aurait faute et grande, faute à ne pas tout parfaitement préparer. Que reste-t-il donc à faire ? Le voici :

1. Il faudra lier ensemble tous les Pèlerins par les liens d'or du Tiers-Ordre.

Il faut, en effet, que les hommes de France qui voudront être désormais pèlerins de Lourdes et de Montmartre pour sauver la France soient de VRAIS CHRÉTIENS, pour avoir le droit de chanter en toute vérité : «Je suis chrétien, voilà ma gloire». Or qu'est le Tiers-Ordre sinon l'association d'hommes vraiment chrétiens, s'engageant à la fidèle observation des commandements de Dieu et de l'Église, c'est-à-dire à ce qui est l'essentiel de la vie chrétienne ? Mais comme, par suite du péché originel, cette vie chrétienne est difficile à la faiblesse humaine, l'UNION FAISANT LA FORCE, le Tiers-Ordre supplée à cette faiblesse, et en réunissant les hommes en Fraternité, il assure leur triomphe.

Il faudrait donc - et c'est le désir sans cesse exprimé par Léon XIII - que la grande bannière du Tiers-Ordre abrite désormais sous ses plis séraphiques tous les pèlerins de Lourdes et de Montmartre. Les prêtres zélés qui ont si bien réussi à enrôler leurs paroissiens pour le pèlerinage, réussiront certainement, en y employant le même zèle intelligent, persévérant, à les enrôler aussi pour le Tiers-Ordre.

Quelle armée chrétienne nous aurions alors pour accomplir les Gestes de Dieu ! Et quel levier puissant pour soulever la France et le monde ! Soixante-dix mille, quatre-vingt mille, cent mille Français associés en Fraternité, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, s'édifiant, se secourant mutuellement, exerçant avec zèle toutes les œuvres de charité spirituelle et corporelle, et se retremant chaque fois dans l'amour de Dieu et de leurs frères par de ferventes communions ! Quelle force pour terrasser l'enfer ! Quel puissant levier, je le répète, pour soulever la France et le monde !

2. Il faut un abri suffisant pour la grande cérémonie.

Cet abri suffisamment grand pour préserver les multitudes de la pluie et des orages, si fréquents à Lourdes, et assurer la possibilité des grandes cérémonies, n'existe pas à l'heure actuelle,

Nous avons prévu cette nécessité future quand, il y a plus de trente ans, nous écrivions à Monseigneur l'Evêque de Tarbes pour le supplier de répondre à Marie, demandant une chapelle, par la construction d'une immense basilique, la plus grande après celle de Saint-Pierre de Rome, lui proposant de juxtaposer à la basilique actuelle une immense nef qui aurait pour autre bas-côté une construction semblable à la basilique actuelle. Nous ne désespérons pas que cette idée, un jour, ne se réalise.

En attendant, il faut nécessairement, avant qu'ait lieu le prochain Pèlerinage national des hommes, prendre des mesures pour que le grand hémicycle qui se trouve devant l'église du Rosaire, entre les deux grandes rampes, soit entièrement couvert. On pourrait se servir pour cela de verres compacts et solides, soutenus par de légères colonnettes et formant un temple immense, aérien et magnifique.

Cette mesure est absolument indispensable à prendre si on ne veut pas s'exposer à de désastreux mécomptes. Le temps favorable que Dieu nous a accordé miraculeusement cette année, et que la bonne Mère nous a obtenu parce que nous n'avions pu prévoir cet immense concours, ne nous garantit nullement le même miracle pour les années suivantes, où nous pouvons et où nous devons tout prévoir.

Tous les pèlerins de Lourdes et de Montmartre, devenus parfaits chrétiens par le Tiers-Ordre, et tous les pèlerins de Lourdes assurés, désormais, d'y être bien abrités pour les grandes cérémonies : voilà donc le double idéal à atteindre ; et comment craindre de ne pas l'atteindre quand on a, pour y réussir, la bonne volonté de prêtres intelligents et zélés et l'appui tout-puissant de la Vierge immaculée et du Cœur sacré de Jésus ?

LE SOUVENEZ-VOUS DE NOTRE-DAME DE LOURDES POUR LES PÈLERINAGES DE FRANCE

(Le réciter ensemble devant la Grotte.)

O Marie Immaculée ! O Mère si bonne, si douce, si clémente, si miséricordieuse, voici à vos pieds les pèlerins de votre chère France ; ils viennent se jeter dans les bras de votre amour et vous supplier de sauver leur patrie. Souvenez-vous que vous êtes notre Reine ! Souvenez-vous que c'est ici, dans cette Grotte bien-aimée, que vous avez dit à un enfant de notre chère France : *Je suis L'IMMACULÉE CONCEPTION !...* Souvenez-vous que nous attendons encore les triomphes que cette parole est venue promettre à la terre. Après avoir semé dans les larmes, ô tendre Mère, faites-nous recueillir dans la joie, et après les longs et douloureux combats faites-nous remporter les grandes et glorieuses victoires ! Que la France soit sauvée ! Que tous nos ennemis soient vaincus et que toutes les nations prenant le Pape pour père et Jésus pour Roi, le règne social de votre divin Fils soit établi pour toujours sur la terre ! Ainsi soit-il.

ACCLAMATIONS.

Celui qui préside s'écrie à haute voix : O Marie Immaculée, par le choix que vous avez fait de la France pour en devenir la protectrice et la Reine !

O Marie Immaculée ! Ayez pitié de la France ! Et sauvez la France !

Tous les assistants redisent à haute voix : O Marie immaculée ! ayez pitié de la France ! et sauvez la France !

Celui qui préside : O Marie Immaculée, par l'ineffable bonté que vous avez eue de venir dans cette Grotte dire à la France : *Je suis l'Immaculée Conception !*

O Marie Immaculée, ayez pitié de la France ! Et sauvez la France !

Tous les assistants: O Marie Immaculée, ayez pitié de la France ! Et sauvez la France !

Celui qui préside : O Marie Immaculée, par l'ineffable bonté que vous avez eue de faire jaillir de ce rocher cette eau merveilleuse, et par tous les grands miracles accomplis en ce lieu béni,

O Marie Immaculée, ayez pitié de la France ! Et sauvez la France !

Tous les assistants : O Marie Immaculée ! Ayez pitié de la France ! Et sauvez la France !

(Répéter trois fois.)

TABLE

UN MOT A NOS LECTEURS

PREMIÈRE PARTIE. - Le mal.

Première question.

DEUXIÈME PARTIE. - Les causes.

Deuxième question.

Causes directes.

Première cause. - Enseignement athée.

Deuxième cause. - Corruption des mœurs.

Troisième cause. - Oppression du clergé.

Causes indirectes.

Première cause. - L'appui des puissants.

Deuxième cause. - La prédication non évangélique.

Troisième cause. - Le clergé trop laïcisé.

Quatrième cause. - La direction janséniste.

Cinquième cause. - Le laxisme et ses conséquences.

Sixième cause. - Défaut d'esprit intérieur et de prière.

Septième cause. - L'abandon du ministère des hommes.

TROISIÈME PARTIE. - Les remèdes.

Première question. - Où se trouvent ces remèdes.

Deuxième question. - Quels remèdes employer ?

Premier remède. - Aller au peuple.

Deuxième remède. - Faire beaucoup prier.

Troisième remède. - Prédication évangélique.

Quatrième remède. - Etablir toutes les œuvres.

Troisième question. - Comment les employer ?

Conclusion. - Le peuple et le clergé.

Mission du peuple.

Mission du clergé.

Prière et réflexion

Lutte suprême.

APPENDICE.

Léon XIII père du clergé et du peuple.

Saint François d'Assise ami du clergé et du peuple.

Le prêtre et le soldat.

Les associations et les œuvres populaires.

Leur indispensable nécessité.

Obligation pour le prêtre de s'en occuper.

Associations et œuvres les plus pratiques.

Associations paroissiales et catéchismes.

Caisses ouvrières et caisses rurales.

Fourneaux économiques.

Jardins ouvriers.

Œuvres de la Bonne Presse. Cri de détresse.

Œuvres électorales.

Œuvres générales. Bureau diocésain.

Sociétés françaises.

Banque de Saint-Pierre.

Œuvre de la Propagation de la Foi.

Œuvre de Saint-François-de-Sales

Œuvres sacerdotales

Les réunions d'hommes seuls.

Leur nécessité.

Mission de l'homme.

La religion fait la grandeur et la bonté de l'homme.

Conclusion générale.

Première grande vérité.

Deuxième grande vérité.

Ce que doit être le clergé.

L'Union apostolique.

Prière à saint Antoine de Padoue.